

# LE PLAISIR des livres

- Best-seller : *Ève*, de Guy Hocquenghem/D-2
- Lettres québécoises : *Rue des Petits-Dortoirs*, de Denis Bélanger; *Naïve la Gouache*, de Claudie Stanké et Marc Parson; *Les Concevables Interdits*, de Jean Hallal/D-3
- Lettres canadiennes : *Essai sur la littérature canadienne*, de Margaret Atwood/D-4
- Feuilleton : *Adieu*, de Danièle Sallenave/D-5
- Lettres françaises : *Un siècle débordé*, de Bernard Frank; *Contes cuistres*, de Pierre Gripari, et *Le Quatuor silencieux*, de Georges Thinh/D-5
- Arts visuels : des ouvrages sur l'art européen d'après-guerre, Braque et Francis Bacon/D-6
- Histoire : la France de Georges Duby, Emmanuel Le Roy Ladurie, Jean Carpentier et François Lebrun; *L'Article 23*, de Jacqueline Blay/D-7
- Carnets : *Un portrait de Jeanne Joron*, de Suzanne Paradis/D-8

Montréal, samedi 9 avril 1988

## La diffusion du livre: un secteur dynamique



L'entrepôt de Québec-Livres

Photo: Jacques Grenier

GUY FERLAND

**A**VEZ-VOUS déjà vu un entrepôt de livres ? C'est impressionnant et décourageant tout à la fois de voir tant de livres, sur des tablettes, qu'on ne lira sans doute jamais. Chez un diffuseur moyen, Dimédia, par exemple, il y a de 700,000 à 800,000 livres sur les rayons de l'entrepôt. Chez Sogides, peut-être le plus important distributeur de livres de langue française au Québec, on trouve quelque 10 millions d'exemplaires en entrepôt. On ne peut plus dire, comme Mallarmé, « la chair est triste et j'ai lu tous les livres... » Le livre, comme tout autre bien de consommation, est aujourd'hui supporté par une importante structure industrielle dont le distributeur est un maillon essentiel.

Qu'est-ce qu'un distributeur ? C'est, tout simplement, l'industrie qui achemine les livres aux différentes librairies. « C'est une courroie de transmission entre les éditeurs et les libraires, affirme Pascal Assatsiany, de Dimédia. On doit trouver, pour chacun des livres qu'on distribue, les lecteurs potentiels, qu'ils soient 30 ou 10,000, et adapter les livres étrangers en fonction des goûts des Québécois. » Ce dernier aspect du travail du distributeur touche presque le travail d'édition.

« D'abord, on reçoit les argumentaires et autres renseignements sur les dernières parutions françaises, précise Paul Decoste, de Québec-Livres. On se base sur la réputation de l'auteur et notre connaissance du marché pour faire les commandes. On se trompe quelquefois : on commande, soit trop de livres ou pas assez. Les réactions du public sont assez imprévisibles. C'est à ce niveau qu'on joue à l'éditeur. »

« Ensuite, on fait la réception, on entrepose et on distribue suivant des grilles offices préétablies avec les différents libraires. Pour chaque genre de livre, une quantité est fixée d'avance. Des représentants passent dans les différents points de vente et font les ajustements nécessaires », précise Rolf Puls, de DMR (Gallimard). Les livres français arrivent par conteneurs, habituellement en bateau. Ce qui explique les délais de trois à quatre semaines qu'on connaît par rapport à la France.

La distribution de livres québécois passe par les mêmes avenues. La plupart des maisons d'édition québécoises font affaires, pour la distribution, avec les grosses entreprises de distribution. Québec-Livres distri-



Photos Jacques Grenier

Chez Dimédia : PASCAL ASSATSIANY, JOHANNE PAQUETTE et SERGE THEROUX.

bue Québec/Amérique, Libre Expression, Mortagne, Les Herbes rouges, l'Hexagone, Guérin littérature, etc., et, bien sûr, Quebecor. Sogides distribue les éditeurs de son propre groupe, soit Le Jour, les éditions de l'Homme, les Quinze en plus de La Presse, Stanké, et quelques autres. Dimédia distribue les éditions du Boréal et du Remue-Ménage, en plus de plusieurs petites maisons d'édition québécoises. Prologue, qui a remporté le prix Fleury-Mesplet de la distribution l'année dernière, fait affaires avec La Courte Échelle, Saint-Martin, Leméac, Plaine Lune et quelques autres.

L'informatique est venue, comme dans bien d'autres domaines, complètement bouleverser le travail du distributeur. Aujourd'hui, ce dernier peut savoir combien il lui reste d'exemplaires de chaque livre en stock, quand il faut en commander d'autres pour pouvoir fournir à la demande des prochaines semaines, combien de livres sortent et rentrent en entrepôt pour chaque titre, etc.

Chaque distributeur a sa petite

histoire et ses caractéristiques particulières. Pierre L'Espérance a succédé à son père, Edgar, dans les années 60 à la tête d'une imprimerie établie (qui imprimait des journaux, des livres à dix cents, des hebdomadaires et le fameux X13), d'une maison d'édition (de l'Homme) et d'un réseau de distribution, ADP. En 1967, Sogides est créée et regroupe toutes les activités de l'entreprise : imprimerie, édition et distribution. À ce groupe viendra s'ajouter Marabout en 1973, ce qui aura pour conséquence de faire passer le nombre de titres distribués par la maison de 1,000 à 2,000. En 1974-75, c'est Robert Laffont qui s'associe au groupe. On passe alors de 2,000 à 4,000 titres. Par la suite, d'autres fonds viendront rejoindre les rangs : on pense notamment à Albin Michel, Nathan, Casterman, Reader's Digest, Time-Life, La Presse, Stanké, Québec-Agenda, etc. Aujourd'hui, Sogides regroupe plus de 40 éditeurs et distribue dans plus de 2,500 points de vente à l'aide d'une

Suite à la page D-8

### « Et que serons-nous si nous ne venons pas au monde? » — Pierre Morency

JEAN ROYER

**L**E VRAI poète, c'est celui qui accorde les mots à sa propre voix, qui s'invente un langage à lui et qui maîtrise ses « effets personnels ». Pierre Morency est de ceux-là.

On le voit bien en parcourant son plus récent livre, *Quand nous serons*, le recueil qui vient de paraître dans la collection « Rétrospectives » de l'Hexagone et qui réunit les six titres qu'il avait publiés entre 1967 et 1978 : *Poèmes de la froide merveille de vivre*, *Poèmes de la vie déliée*, *Au nord constant de l'amour*, *Les Appels anonymes*, *Lieu de naissance* et *Torrentiel*.

Rassembler ces livres, pour Morency, c'est se mettre à revoir l'histoire d'un homme qui vient d'un milieu culturel assez modeste, qui a eu les mots en héritage, qui a fait ses apprentissages et qui a eu ses difficultés, un homme porté par un enthousiasme, par l'amour de la vie. « Je me suis rendu compte tout à coup, dit-il, que ces livres racontaient l'histoire d'une seconde nais-

sance, d'une mise au monde, d'une tentative d'arriver dans la vraie vie. »

Entre les derniers poèmes de cette rétrospective, publiés en 1978, et un nouveau titre paru l'an dernier, *Effets personnels*, Pierre Morency avait été absent de la scène littéraire. Il était surtout occupé, rappelle-t-il, à des émissions de radio (*Le Bestiaire*, *L'Œil américain*). Mais aussi, il trouvait plutôt triste cette période littéraire de la fin des années 70 et du début des années 80 : « Ce qui me surprenait beaucoup dans la poésie, dit-il, c'est que la plupart des recueils se ressemblaient et devenaient interchangeables. À travers cette interchangeabilité, je voyais une certaine uniformisation de l'écriture de la poésie. Je n'ai pas publié durant cette période car j'avais l'impression de faire une poésie *personnelle*. Inutile de préciser que je me sentais très seul ! Plusieurs poètes ont été un peu isolés dans leur jardin, ces dernières années. »

Depuis 20 ans déjà, la poésie de Pierre Morency s'intéresse au rapport vital qu'il y a entre les êtres, la

nature et la vie. Le poète s'émerveille des forces fondamentales qui animent notre monde, il y puise la saveur des mots et des choses. Mais il veut surtout, « dans la véhémence de l'espoir, conjurer l'angoisse ». Poète de la fraternité et de l'amour, il nous rappelle aussi le sens tragique de la vie. Sa complainte, qui vole parfois en éclats, explore les « chambres secrètes » qui mènent à ce qu'il appelle

Suite à la page D-8

## Tant qu'il pleuvra des hommes

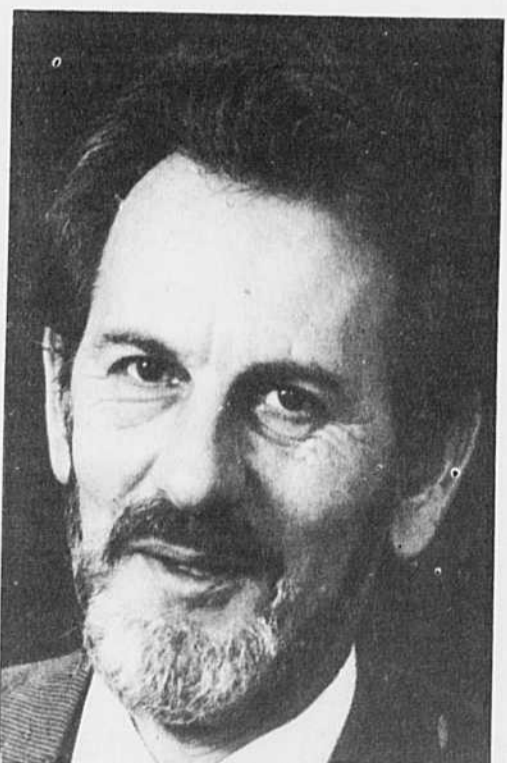
Francis Bossus a remporté, en 1978, le prix Jean-Béraud-Molson avec son roman *L'Enfant et les hommes*. Les éditions Pierre Tisseyre lanceront, dans quelques jours, le huitième ouvrage de cet auteur, Français d'origine mais établi au Québec depuis 1956. *Tant qu'il y aura des hommes* se présente comme un drame dont les protagonistes sont présentés dans cet extrait.



FRANCIS BOSSUS

**O**N ÉTAIT en octobre. C'était l'automne. Il posait des taches jaunes, ocre, rouges sur les arbres, les haies, dans les jardins, avec patience et douceur. Rien de brutal. Les feuilles acceptaient d'agoniser tout en changeant de robe, de se racornir dans le vent qui, en fait, les ourlait, et de valser dans l'air avant de mourir. J'aimais cette saison et je regrettais le temps où, gamin, je m'enfonçais dans un petit bois (celui que longeait la vieille voie ferrée) dont les feuillages en feu étincelaient comme des vitraux. J'aimais l'automne, saison brève, qui me permettait d'emmagasinier les souvenirs de l'été, de les trier avec nostalgie et d'appréhender l'hiver sans trop de crainte. Tout devenait humide et secret. Les branches se dénouaient et prenaient des allures de spectres, la terre molle épousait le pied, l'herbe se couchait,

les oiseaux partaient, les insectes se cachaient. Il planait alors sur ma ville, son bois, ses terreaux vagues, ses collines, ses allées, ses rues étroites, ses édifices blancs et baroques un par-

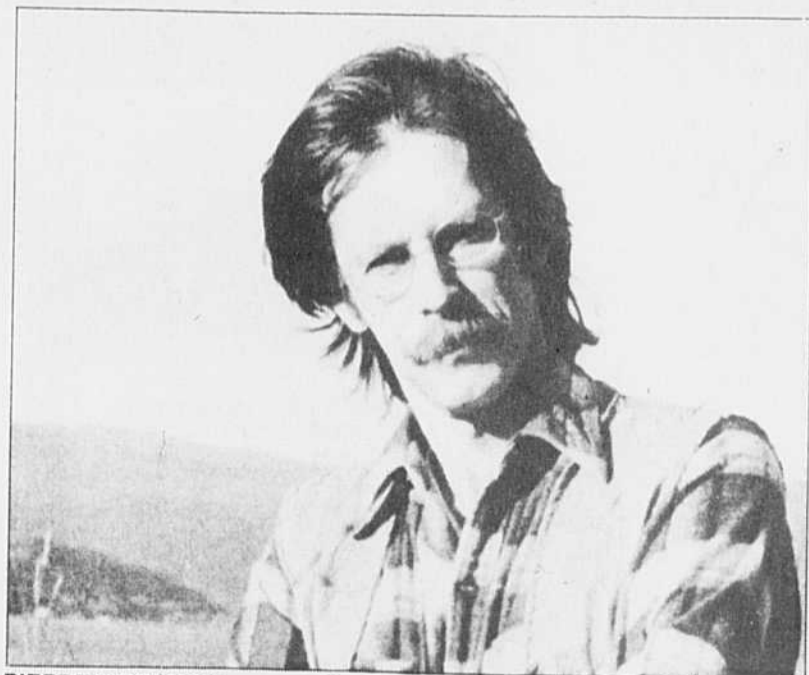


FRANCIS BOSSUS.

fum dont j'ignorais la source : descendu des cieux ou exhalé de la terre ? Et le fleuve libre et lent, sans quais ni grues, virait d'un bleu de porcelaine au vert jade. Mais les yeux des enfants sont parfois ceux des fées, n'est-ce pas ?

J'avais trente ans et je désespérais. L'usine en avait au moins soixante. Elle dominait une ruelle de ses trois étages. Ses murs de brique rouge étaient percés de fenêtres grillagées. On y arrivait le matin par une cour pavée. Il fallait d'abord pousser une porte de fer et pénétrer dans un couloir où régnait une odeur de moisi. Là, on introduisait un carton dans la fente d'une machine qui sonnait. Puis on gravissait un escalier pour découvrir sur le palier le même gardien, un type en uniforme verdâtre, qui saluait chacun d'un hochement de tête, le visage impassible et crayeux, les yeux morts. On franchissait une autre porte et on débouchait dans l'atelier où s'alignaient dix rangées de dix machines tachées d'huile et de graisse. Nous étions donc cent chaque matin à les retrouver avec amour, disaient certains, ou avec dégoût. Aveugle, j'aurais trouvé la mienne sans me tromper. Je la reconnaissais à sa forme de pieuvre, mais je ne savais plus qui était l'esclave de l'autre. J'avoue qu'il m'arrivait de la caresser quand elle trépidait trop ou crachait de l'huile. Arrivés tôt, les quatre contremaîtres nous attendaient, mais dans les poches de leur blouse grise. Ils nous scrutaient d'un regard ironique ou méprisant. Vieux, le dos voûté par vingt ou trente ans de service, les traits lourds d'une fausse autorité, la bouche prête à modeler un sourire con-

Suite à la page D-6



PIERRE MORENCY.

Photo François Brunelle/éditions de l'Hexagone.

Archambault ♥ Aubert de Gaspé ♥ Audet ♥ Beauchemin ♥  
Beaulieu ♥ Benoit ♥ Bersianik ♥ Blais ♥ Boucher de Boucherville ♥  
Carrier ♥ Chatillon ♥ Dubé ♥ Favreau ♥ Gélinas ♥ Grignon ♥  
Hébert ♥ Jasmin ♥ Leblanc ♥ Lemelin ♥ Major ♥ Marchand ♥  
Poulin ♥ Ringuet ♥ Rousseau ♥ Roy ♥ Simard ♥ Soucy ♥  
Stanké ♥ Thériault ♥ Tremblay ♥ Turgeon

racontent leur

### Premier amour

les éditions internationales alain stanké ltée, 2127, rue guy, montréal h3h 219 (514) 935-7452

## Stanké



le petit format des grandes oeuvres!

## LES BEST-SELLERS

### Fiction et biographies

1 Les Vaisseaux du coeur	Benoite Grout	Grasset	(1)*
2 Une femme	Annie Ernaux	Gallimard	(2)
3 Le Premier Jardin	Anne Hébert	Seuil	(3)
4 Le Prince des marées	Pat Conroy	les Presses de la Renaissance	(7)
5 L'Amant sans domicile fixe	Fruttero & Lucentini	Seuil	(6)
6 Myriam première	Francine Noël	VLB	(4)
7 La Popessa	Murphy/Arlington	Lieu commun	(5)
8 La Preuve	Agota Kristof	Seuil	(-)
9 Traversée	Danielle Steel	Libre Expression	(-)
10 Les Filles de Caleb I & II	Arlette Cousture	Québec/Amér.	(10)

### Ouvrages généraux

1 Le Métier d'écrivain	Union des écrivains	Boréal	(1)
2 L'Art de la thèse	Michel Beaud et Daniel Latouche	Boréal	(2)
3 Guide de la consommation	—	Éditeur officiel	(-)
4 L'Âme désarmée	Allan Bloom	Guérin	(-)
5 Le Guide canadien des assurances 88	Ass. des consommateurs du Québec	Prologue	(3)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Champigny, Flammarion, Raffin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chlcoulmi; Les Bouquinistes; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Libraires G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

\* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

## Les best-sellers

# Il ne manque que le serpent

**ÈVE**  
Guy Hocquenghem  
Paris, Albin Michel, 1987

### JACQUES LARUE-LANGLOIS

IL NE FAUT pas confondre la vie et la littérature. C'est bien connu. Mais, quand la littérature parvient à se confondre avec la vie, c'est que le littérateur est aussi un écrivain. Ce qui n'est pas aussi fréquent qu'on le croit.

Guy Hocquenghem, journaliste français, co-réalisateur de cinéma, essayiste et romancier, est de cette trempe. Son dernier livre, *Ève*, en témoigne avec style et passion. Ce roman, paru chez Albin Michel il y a quelques mois, est celui d'un scénariste qui ne dédaigne pas les effets littéraires sans tomber dans le piège de l'artifice. En refilant le rôle de narrateur de cette folle course sur trois continents aux deux principaux protagonistes tour à tour, l'auteur parvient à aborder sous tous les angles la quête des sources, de l'amour et de la vie même dans laquelle ils sont communément engagés.

Adam, romancier de 40 ans, croulé dans les milieux littéraires parisiens qui ne le réjouissent de moins en moins et porte le poids d'une homosexualité reconnue que son subconscient n'a pas encore totalement ac-

ceptée. La rencontre fortuite avec une « nièce » qu'il n'avait jamais vue et qui est son véritable sosie inversé avec 20 ans de moins le plongera d'abord dans un narcissisme troublant puis lui donnera envie de renouer contact avec sa soeur, la mère d'Ève, qu'il n'a pas non plus rencontrée depuis toutes ces années.

Couple insolite que cet oncle qu'une « terrible maladie » vieillira jusqu'au dernier souffle en moins de deux ans et cette fille-femme à son image, courant ensemble de Paris au Berry puis aux Antilles avant de fuir des Antilles en Argentine, en Uruguay et au Sénégal pour enfin rentrer à leur point d'origine et y trouver, qui la paix finale, qui la grande joie de donner la vie.

Si l'histoire met une cinquantaine de pages à décoller vraiment, elle n'en devient que plus haletante quand les événements se bousculent, entraînant avec eux deux héros qui cherchent avant tout à être conscients du très grand plaisir que constitue le simple fait de vivre. L'enquête de plus en plus fébrile qu'ils mènent ensemble sur leurs identités respectives, dans un esprit de joie et de bonne humeur que les pires dangers n'arrivent pas à éteindre, tient le lecteur en haleine en variant et le débit et la source du récit.

Hocquenghem semble écrire

comme il respire, d'un trait infatigable qui se paie quand même le luxe d'admirables descriptions et d'analyses profondes qui n'ont rien de gratuit. Les deux pieds bien sur terre, il répond même, dans un épilogue rationnel, aux questions et ob-

jections d'ordre biologique que peuvent poser aux lecteurs renseignés les effets de la consanguinité qui, on l'imagine, furent le lot des premiers descendants de la première Ève et du premier Adam, comme de ceux du roman.

## LES ONDES LITTÉRAIRES

### TÉLÉVISION

Au réseau français de **Radio-Canada**, le dimanche à 9 h 30 : *Le livre ouvert*, une série conçue pour promouvoir le goût de la lecture chez l'enfant.

Au réseau de **Télé-Métropole**, le dimanche de midi à 14 h : à *Bon Dimanche*, Reine Malo propose la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

À **Radio-Canada**, mardi à 13 h : *Rencontres*. Marcel Brisebois reçoit Xavier Le Pichon, océanographe, auteur de *Kaiko, voyage aux extrémités de la mer* (Jacob/Seuil).

À **Radio-Canada**, le mardi à 13 h 15, l'émission *Au jour le jour* présente une chronique sur les livres tous les deux mardis.

À **TVFQ** (câble 30), dimanche à 21 h : *Apostrophes*. Sous le thème « Les livres du mois », Bernard Pivot reçoit Ambroise-Marie Carré, Elisabeth et Robert Badinter, Françoise Mallet-Joris, Gilles Germain et Anna Lord. (Reprise le dimanche 17 avril à 14 h.)

Au réseau **Vidéotron**, lundi à 21 h 30, à l'émission *Écriture d'ici*, Christine Champagne reçoit un écrivain. (En reprise mardi à 13 h 30, vendredi à 4 h 30 et samedi à 14 h 30.)

### RADIO AM

À la radio AM de **Radio-Canada**, le samedi à 17 h, dans le cadre de l'émission *Plaisirs*, Pierre Bourgault parle de littérature.

À **Radio-Canada**, dans la première heure de *Présent dimanche*, dès 09 h, on présente « le livre de la semaine » : *Pour une politique*, ouvrage collectif sur Georges-Émile Lapalme (VLB).

À **Radio-Canada**, du lundi au vendredi, aux *Belles Heures*, entre 13 h et 15 h, Suzanne Giguère parle de littérature.

### RADIO FM

À **CFLX**, Sherbrooke, dimanche à 21 h : *Textes*, émission produite par CFLX et présentée par les Écrits des Forges. Yves Boisvert lit des extraits de *Tout va rien*, de José Acquélin (l'Hexagone). (L'émission est également diffusée sur CKRL-FM, Québec, dimanche à 21 h 30, et sur CIBL-FM, Montréal, lundi à 17 h 30.)

À **Radio-Canada**, lundi à 16 h : *Fictions*, magazine de littérature étrangère, animé par Réjane Bougé, avec les chroniques de Stéphane Lépine, Louis Caron et Suzanne Robert.

À **Radio-Canada**, mardi à 21 h 30 : *En toutes lettres*, magazine consacré à la littérature d'ici, animé par Marie-Claire Girard, avec les chroniques de Jérôme Daviault (essais), Jean-François Chassey (fiction) et Roch Poisson (revues).

À **Radio-Canada**, mercredi à 16 h : *Littératures parallèles*, animé par André Carpentier, avec les chroniques de Michel Lord (science-fiction/fantastique), Jean-Marie Poupart (policier/espionnage) et Jacques Samson (bande dessinée).

À **Radio-Centre-Ville**, mercredi à 16 h : *Paraphrases*. Danielle Roger reçoit Christian Mistral et Maurice Harvey.

À **Radio-Canada**, mercredi à 21 h 30 : *Le Jardin secret*. Gilles Archambault reçoit Jacques Benoit.

À **Radio-Canada**, mercredi à 22 h : *Littératures*. « Les biographes » : l'invité de Denise Bombardier est André Castelot (4e de 21 émissions).

À **Radio-McGill** (CKUT, 90,3), jeudi à 14 h : *La Passion de l'écriture*. Paul-Gabriel Dulac reçoit François Hébert, directeur de la revue *Liberté*, et Lamberto Tassinari, de la revue *Vice versa*.

À **Radio-Canada**, jeudi à 16 h : *Les Idées à l'essai*. Richard Sallèles s'entretient avec Alain Corbin et Gérard Vincent au sujet des tomes 4 et 5 de *l'Histoire de la vie privée* (Seuil). — M.M.



Photo Radio-Québec  
JACQUES BENOIT.

## LA VIE LITTÉRAIRE

### estuaire

#### « Les poètes en revue »

invite pour sa dernière rencontre

Jean Chapdelaine Gagnon  
Gérald Gaudet

Le 10 avril à 17h

### au Mélomane

812, Rachel est  
(angle St-Hubert)  
Montréal — Tél.: 526-9504

### MARC MORIN

#### Au Mélomane

LA DERNIÈRE lecture de la revue *Estuaire*, annoncée pour Pâques, aura plutôt lieu demain dès 17 h, au bar Le Mélomane (812, rue Rachel est). Les poètes Jean Chapdelaine Gagnon et Gérald Gaudet y liront leurs textes.

#### Chez les éditeurs

À L'ISSUE de son assemblée générale annuelle tenue le 30 mars, l'Association des éditeurs canadiens (AEC) signale l'adhésion de quatre nouveaux membres : les éditions du Griffon d'argile, la Nbj, les éditions Québec-Agenda et les Services complets en édition/L'Étincelle.

Outre Carole Levert, de Libre Expression, qui conserve la présidence de l'AEC, le conseil d'administration est maintenant formé d'Antoine del Busso (premier vice-président), Ara Kermoyan (deuxième vice-président), Hervé Foulon

(secrétaire), Micheline Tremblay (trésorière), des conseillers Richard Vézina, Jean Yves Collette et Marc Boucher et des conseillers substituts Robert Soulières et Jacques Fortin.

#### Anne Hébert signe

EN VISITE pour le Salon du livre de Québec, Anne Hébert signe son nouveau roman, *Le Premier Jardin*, aujourd'hui de 14 h à 15 h à la librairie Hermès (1120, rue



Photo Louise Lemieux

CAROLE LEVERT, présidente de l'Association des éditeurs canadiens.

Laurier ouest) et demain chez Renaud-Bray (5219, chemin de la Côte-des-Neiges), de 15 h à 16h. L'auteur du *Premier Jardin* sera interviewée à la Une du PLAISIR DES LIVRES samedi prochain.

#### Prix Nelligan 1987

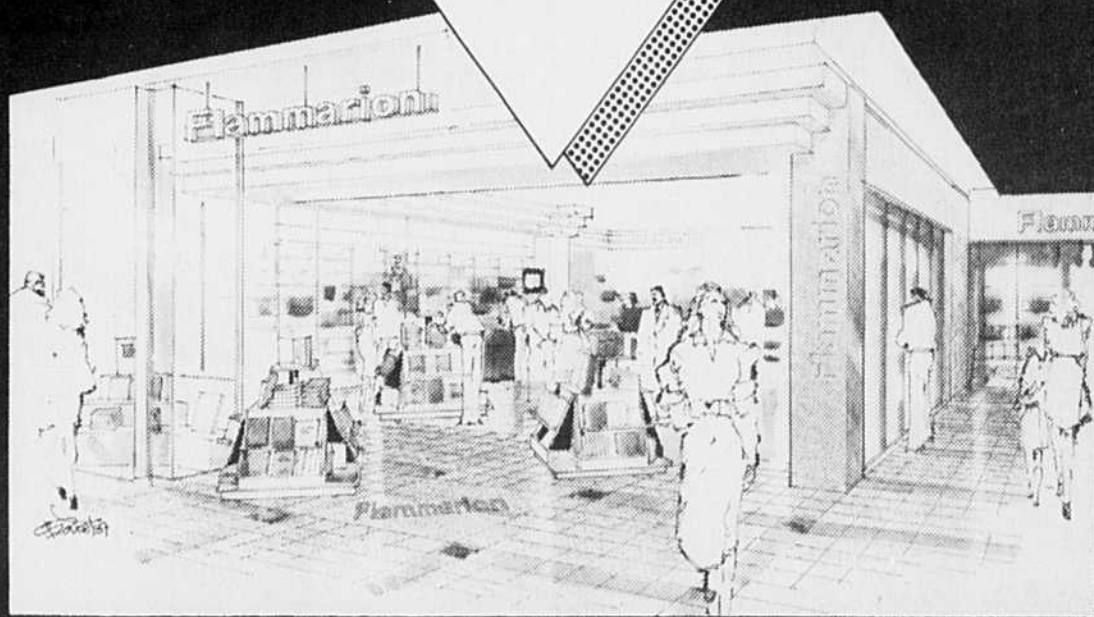
PAUL WYCZYNSKI, auteur d'une biographie récente du poète, sera le président d'honneur de la remise du prix Émile-Nelligan 1987, lundi à 17 h à la Bibliothèque nationale (1700, rue Saint-Denis). Le prix est décerné par la Fondation Émile-Nelligan et administré par l'Union des écrivains québécois. Les finalistes de cette année sont Marie-Claire Gobeil Antonio d'Alfonso, Michaël Delisle, Hélène Dorion et Élise Turcotte.

#### Place aux traducteurs

LA PLACE aux poètes du mercredi 13 avril, dès 21 h à la Folie du large (1021, rue de Bleury), est à l'enseigne de la « poésie d'outrelangue » et organisée par l'Association des traducteurs littéraires. Les invités sont Jean-Antoin Billard, Robert Paquin, Hélène Filion, Camille Fournier, Charles Gagnon et Jean Gauthier.

## FLAMMARION UNIVERSITÉ DÉMÉNAGE

### RETROUVEZ-NOUS



## PLACE MONTRÉAL TRUST

DES CENTAINES DE LIVRES D'ART ET D'OUVRAGES PRATIQUES SONT RÉDUITS DE

# 50 À 70%

TOUT ACHAT VOUS DONNE DROIT À UNE CHANCE DE PARTICIPER AU TIRAGE DU GRAND LAROUSSE EN 5 VOLUMES D'UNE VALEUR DE 535\$

La Librairie  
**Flammarion**

Place Montréal Trust, 1500, Ave. McGill College 499-9675

## Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Aujourd'hui 9 avril de 14h à 15h

Anne Hébert  
**LE PREMIER JARDIN**  
Editions du Seuil

Jeudi 14 avril, de 17h à 19h

Lancement de  
**UN BON PETIT SOLDAT**  
Madeleine Vaillancourt

LIBRE EXPRESSION

Samedi 16 avril de 14h à 16h

**SILHOUETTES TRÈS PARISIENNES ET L'ART D'ÉCRIRE**  
Louis Chantigny

Louise Coudeau, editrice

Mercredi 20 avril de 15h à 17h

**SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS DE LA MAURICIE**  
Alphonse Piché  
Négoan Rajic  
Louis Jacob  
Réjean Bonenfant  
Jocelyne Felx

Vendredi 22 avril de 17h à 19h

Lancement de  
**EST-CE LA FIN DU CANADA?**  
Georges Grant

Traducteur: Gaston Laurion  
Préfacier: Jacques-Yvan Morin

h7 hurtubise hmh

Venez regarder avec nous

**APOSTROPHES**  
le dimanche à 14h

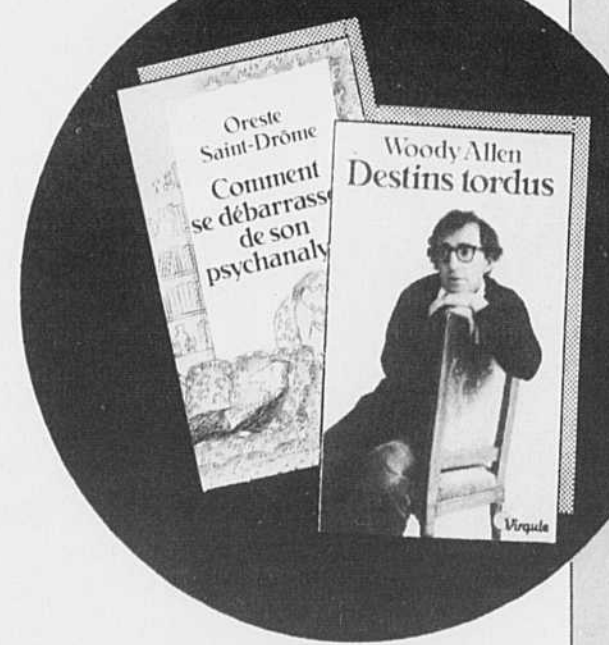
de 9 à 9

363 jours cette année

1120, av. Laurier ouest

outremont, montréal  
tél.: 274-3669

# LONG COMME UN JOUR SANS... POINTS



## POINTS COLLECTION DE POCHE

En vente chez votre libraire

# SEUIL

LE PLAISIR des livres

# Un petit roman très important pour renouveler le discours amoureux

RUE DES PETITS-DORTOIRS  
Denis Bélanger  
Montréal, Québec/Amérique  
1988, 142 pages

## LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN-ROCH BOIVIN

CE PREMIER roman d'un jeune écrivain est d'une maîtrise étonnante, sa première qualité étant de charmer pour mieux donner à penser. Portrait d'époque et étude de caractères. Apparemment. En réalité, c'est une histoire d'amour qui ne dit pas son nom. Celui qu'on cherche dans le foyer qu'on se fait et à travers le monde, dans les voyages qu'on se donne. L'origine qu'on se connaît, qu'on ne reconnaît pas toujours. Et d'époque, par effet de miroir, c'est la nôtre qu'on retrouve. Cette époque, c'est 1906. Une semaine dans la vie de deux couples peu banals : Chère Hortense et sa fidèle Marie-Rose, Alphonse et sa fidèle Marie-Rose, Alphonse et sa fidèle Marie-Rose, Alphonse et sa fidèle Marie-Rose. Cette semaine-là, deux grands événements sont venus apporter aux Montréalais un brin de folie : une énorme tempête de neige et le concert de la Divine Albani, née Emma Lajeunesse. Montréal, écrit Denis Bélanger, a toujours eu besoin de ces fièvres que la neige et le froid ne parviennent pas à calmer : les Montréalais ont d'ailleurs le don de provoquer cet état de grande excitation. Ils ont besoin de fêter, comme si la ville, sinon le pays, ne pouvait vibrer et se sentir vivant que sous l'aiguillon de la fièvre. Dans la maison de la rue des Petits-Dortoirs, dissimulée au fond d'un

cul-de-sac entre un couvent et une manufacture de poupées, Hortense et Marie-Rose se sont fait une vie à l'écart du monde avec leur chatte Vicair qui, lorsqu'elle va se coucher sur une branche du cerisier du jardin, rêve qu'elle est un fruit qui mûrit. Là, elles lisent beaucoup, apprennent des langues étrangères et se jouent des personnages de roman quand elles ne cultivent pas tout simplement le silence, qui ne leur fait pas peur. Alphonse lui, a la bougeotte et parcourt le monde en compagnie de son secrétaire et traducteur, le Franco-Ontarien Théophile. « Car Alphonse écrivait. Entre ses voyages intercontinentaux et ses courtes visites à Montréal, il passait son temps à New York où il fréquentait ce qu'on appelait alors avec mépris et avec un brin d'envie "les artistes". Sautant d'un excès à un abus, il vieillissait rapidement, dans un état satisfaisant de bonheur. » Alphonse et Théophile mourront sur le Titanic. Hortense et Marie-Rose, d'un petit accident banal dans leur propre jardin. Quarante-cinq ans plus tard, Romulus Ducharme, qui a hérité de la maison de la rue des Petits-Dortoirs, revient dans cette maison qu'il a fuie à l'âge de 14 ans et ressuscite, en écrivant et en scrutant leurs photos jaunies, les fantômes de ses deux pères et de ses deux mères. Pour comprendre leur baroque filiation et comment ces deux couples étaient aussi oncles et tantes plus ou moins légitimes et parfaitement légitimés, il faudra lire ce roman mince et complexe. À l'étranger, Romulus Ducharme est devenu un écrivain célèbre, auteur de romans policiers. « Chère Hortense et la fidèle Marie-Rose vieillirent tout doucement dans la



PHOTO QUÉBEC/AMÉRIQUE  
DENIS BÉLANGER.

maison de la rue des Petits-Dortoirs, parlant de moins en moins après le départ de Romulus. Elles estimaient qu'il avait le droit de renoncer à sa famille et ne tentèrent jamais de le persuader de revenir plus souvent à la maison. Il leur semblait normal qu'il ne veuille plus vivre avec elles. Hortense et Marie-Rose comprenaient que certaines personnes ne puissent supporter le poids de l'amour. » À travers ce petit récit mené avec prestesse, on le voit, Denis Bélanger nous parle de l'amour quand il n'est pas tourmenté par les turbulences de la passion, empoisonné par le goût de la possession. En ressort un bel hommage à cet amour qui refuse les chemins convenus de la romance ou du libertinage. De cette façon, l'auteur renouvelle le discours amoureux et son tout petit roman manifeste toutes les qualités d'un écrivain avec lequel il faudra désormais compter. Qu'on me permette de laisser à Romulus de conclure : « Revenu, après tant de détours inutiles, dans la maison de la rue des Petits-Dortoirs, Romulus s'amusa de la simplicité des ruses d'Hortense et de Marie-Rose. Et de leur efficacité. Elles avaient choisi de vivre avec le silence et de le transformer en paix. [...] Puisque les mots étaient comptés dans ce pays, elles avaient tenté de ne pas les gaspiller et en avaient réservé une bonne partie pour faire naître le rire, le plus grand écho que puisse avoir la parole. »

## Duel

NAÏVE LA GOUACHE  
Claudie Stanké et Marc Parson  
Paris, Robert Laffont  
1988, 174 pages

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY

ÉCRIRE à deux est une entreprise qui ne va pas de soi. Le genre épistolaire s'y prête évidemment — Gilles Marcolle et André Brochu en ont fait la preuve, il y a une dizaine d'années, avec *La Littérature et le reste* — mais on associe encore trop facilement la fiction à l'image de l'écrivain solitaire, frémillant d'angoisse devant sa page blanche, pour que la notion de travail d'équipe fasse son chemin sans problème.

Claudie Stanké et Marc Parson ont tenté l'expérience, faisant alterner, dans *Naïve la Gouache*, deux voix : celle de « lui » — Jean-Marie, 40 ans, espion-fonctionnaire — et celle de « elle » — Marie, 25 ans, biochimiste de formation et restauratrice de tableaux. *Naïve la Gouache* est une histoire d'amour, entre deux individus parvenus à un tournant de leur vie, à laquelle se superpose une histoire de pouvoir, une intrigue politique et policière, qui risque à chaque page de faire échouer une liaison prometteuse. En filigrane, sans que l'un et l'autre ne s'en rendent bien compte, c'est un combat qui s'instaure entre eux, un duel mettant aux prises deux individus ayant leurs propres certitudes, une vision divergente de la réalité et même, pour employer un mot un peu fort, de la vérité.

Albert Lozeau et Archibald Lampman



PHOTO ROBERT LAFFONT  
CLAUDIE STANKÉ et MARC PARSON.

## Deux itinéraires

ELLIPSE n° 38  
Albert Lozeau et Archibald Lampman

## NOTES DE LECTURE

LE PLUS RÉCENT numéro (38) de la revue *Ellipse* nous propose une expérience intéressante : comparer les itinéraires de deux poètes du siècle dernier. Albert Lozeau vivait à Montréal. Fin 1898, il a 20 ans. Paraplégique, regardant les saisons passer dans sa fenêtre, il commence à écrire des vers. C'est le début d'une expérience poétique qu'il aura aussi la chance de poursuivre à la Une du DEVOIR à partir de 1910.

Au même moment, à Ottawa, Archibald Lampman se meurt. Il n'est âgé que de 38 ans. Il écrit de la poésie depuis 1882.

Laurent Mailhot et D.G. Jones nous présentent chacun des deux poètes dont on peut lire plusieurs poèmes traduits dans ce numéro.

Lampman est considéré à la fin du siècle déjà comme un des plus grands noms de la poésie canadienne-anglaise. Ce n'est pas le cas pour Lozeau, solitaire un peu effacé par Nelligan et d'autres poètes de l'École littéraire de Montréal.

Voici deux « poètes de la nature » complètement différents. L'un, Lozeau, cherche à l'intérioriser. L'autre, Lampman, cultive les reliefs du paysage.

Une belle façon de redécouvrir Lozeau et de connaître Lampman en traduction.

— Jean Royer

## Une traversée originale

LES CONCEVABLES INTERDITS  
Jean Hallal  
préface d'Andrée Beaulieu-Green  
Montréal, l'Hexagone, 1988

JEAN ROYER

JEAN HALLAL (né en Égypte en 1942 et vivant au Québec depuis 1959) est un poète inclassable. Il conçoit ses livres comme des récits allégoriques où se confrontent les intuitions et les sciences exactes. Ainsi, son dernier livre, *Les Concevables Interdits*, nous emmène en pèlerinage dans l'ancien et le nouveau monde à la fois. « L'observation des divers paliers ou états de la perception » nous sera révélée par la confrontation des univers. Par exemple, une partie du texte se lit en caractères qui se rapprochent de l'hébreu. Cette poésie fait appel à des notions scientifiques et à des symboles anciens, usant tantôt du burlesque et tantôt de la tragédie, afin de délier l'énigme du monde « au gré des courants célestes ».

Cette suite poétique, expliquera Jean Hallal, se veut « une épopée fluide en marge du quotidien » qui ra-

conte l'aventure de la création humaine. Elle réécrit l'histoire en puisant tout autant dans les récits anciens comme la Bible, la Torah et le Coran que dans l'univers postindustriel de demain. « Cette narration, précise le poète, se lit comme une lutte entre la CHOSE et l'ANTE-CHOSE qu'il est interdit de concevoir et qui resteront toujours une énigme. » Ce voyage dans le temps et dans l'espace, avec en surimpression un questionnement psychanalytique qu'on retrouve dans d'autres livres du poète, reste une traversée originale et unique en littérature québécoise. Cette poésie cherche un sens à notre monde : « lorsqu'ils furent chassés de la matrice/ ils commencèrent à apprendre lentement/ ils étaient essentiellement libres/ leurs esprits pouvaient concevoir d'autres univers/ des mondes parallèles/ l'exil aurait été une révélation/ l'infinitude de leur pensée/ et ils comprirent ainsi/ l'exil en soi est une nécessité vitale/ un besoin absolu pour tout dépassement. »

Pour Jean Hallal, l'aventure humaine trouvera son sens dans la

toire de sa création : « or/ leur révolte engendra la création permanente/ et l'effort/ et le travail/ qui mènent à l'immortalité. »

LONG COMME UN JOUR SANS... POINTS

Joël de Rosnay  
Le cerveau planétaire

Hubert Reeves  
Patience dans l'azur

La campagne

POINTS

COLLECTION DE POCHE

En vente chez votre libraire SEUIL

## Pour les cinquante ans de Menaud

FÉLIX-ANTOINE SAVARD :  
LE CONTINENT IMAGINAIRE  
Iolande Cadrin-Rossignol  
Montréal, Fides, 1987

## NOTES DE LECTURE

L'ANNÉE 1987 marquait le 50e anniversaire de la parution de l'oeuvre de Félix-Antoine Savard, *Menaud, maître-draveur*. C'est un peu pour fêter ce classique de notre littérature que paraît aujourd'hui ce « portrait » de l'écrivain par ses textes.

Mgr Savard disait que *Menaud* était « une blessure de jeunesse », rappelle Aurélien Boivin dans son in-

troduction où il rend hommage au « poète sage et universel ».

Pour Iolande Cadrin-Rossignol, ce livre est né d'une recherche cinématographique et d'une passion pour l'oeuvre de Mgr Savard. Elle nous y fait cheminer en composant un portrait intime de l'écrivain. On y entend une voix unique, profondément enracinée, idéaliste aussi et d'une constante spiritualité.

Ce beau portrait nous montre que le dialogue de Mgr Savard avec l'invisible passait par le visible de la nature et de l'humain. Mgr Savard nous apprend à vivre l'âme traversée des mots et le corps lié au paysage.

Une très belle introduction à l'oeuvre de Mgr Savard.

— Jean Royer

VIENT DE PARAÎTRE:

SAGAN

Jean-Claude Lamy

SAGAN

MERCURE DE FRANCE

Biographie par Jean-Claude-Lamy

Pendant plus de trente ans, Françoise Sagan n'a cessé d'être un mythe, une légende vivante, sans jamais oublier son métier d'écrivain. Sagan, c'est une « appellation contrôlée », une romancière lue dans le monde entier, avec des clubs de fans au Japon. Pour la première fois, elle a accepté de se confier à un journaliste, n'omettant rien des épisodes tumultueux de sa vie.

En librairie à 24,95\$

MERCURE DE FRANCE

Pierre Gobeil

Tout l'été dans une cabane à bateau

152 pages, 14,95\$

AUX ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE

# L'échec et la survie selon Atwood

**ESSAI SUR LA LITTÉRATURE CANADIENNE**  
Margaret Atwood  
traduit de l'anglais  
par Hélène Filion  
Montréal, Boreál, 1988, 266 pages



MARGARET ATWOOD.

Canada, dit Margaret Atwood, on a l'obsession de la « survie » et une mentalité de victime.

S'impose dans toute la littérature canadienne l'alternance des vainqueurs et des vaincus. La nature menace les personnages, les agresse, les fait périr; ou encore, c'est elle qui souffre aux mains des hommes. Les animaux torturés reviennent sans cesse et les auteurs s'identifient souvent à ces créatures mutilées. Les Amérindiens font mourir les Blancs dans les plus atroces souffrances ou disparaissent par la faute de la « civilisation ». À cet égard, *Les Perdants magnifiques*, de Leonard Cohen, remporterait le prix du livre le plus typiquement canadien.

Tous les efforts sont vains. L'explorateur rentre bredouille de ses expéditions et les colons abandonnent leur ferme après de longues luttes inutiles. La famille est un piège auquel les enfants n'échappent qu'à grand-peine. Quant aux « héros », ils échouent le plus souvent et s'effondrent sans trace. Les auteurs assimilent les femmes à une nature froide et désagréable; à les lire, on pourrait croire que « la plupart des femmes de ce pays qui ont quelque personnalité sont âgées de plus de 50 ans » et vivent en grinçant des dents.

Margaret Atwood identifie quatre attitudes possibles: la victime peut nier qu'elle est en une, expliquer sa

victimisation par un déterminisme quelconque, refuser de jouer le rôle d'une victime, ou être une « non-victime créatrice ». La dernière attitude implique qu'on dépasse le jeu stérile du vainqueur/victime et qu'on se mette à vivre pleinement, chose rare dans les lettres canadiennes.

Pour Margaret Atwood, le Québec fait partie du Canada — de façon non problématique — et sa situation « résume » celle de l'ensemble du pays. Cependant, le Québec est plus avancé, en ce sens que les maisons ancestrales sont déjà « incendiées », alors que les auteurs canadiens-anglais « commencent à peine à imaginer le feu ».

Margaret Atwood sait traiter avec mordant un sujet sérieux; le piquant de sa réflexion a survécu au passage du temps. Reste que la version française de son essai voit le jour un peu tard. Personne n'oserait prétendre que la littérature québécoise est au beau fixe depuis 1972. Peut-on imaginer que c'est le cas de la littérature canadienne? Une préface de l'auteur aurait fait le point sur les tendances actuelles et renforcé singulièrement l'autorité de l'ensemble. En l'absence d'une telle mise à jour, impossible de conclure à l'actualité du propos. L'occasion était belle, pourtant, de faire réfléchir Margaret Atwood sur les changements que son livre a contribué à provoquer.

## LETTRES CANADIENNES

LORI SAINT-MARTIN

PUBLIÉ en 1972, l'essai de Margaret Atwood a soulevé des passions et fait de l'auteur la championne incontestée de la « canadianté ». Pour la première fois, quel'un — de surcroît une poète et romancière renommée — se penchait sur la littérature canadienne et, loin de n'y voir qu'une sous-littérature tributaire de l'anglais ou de l'américaine, en faisait ressortir la différence et le caractère unique.

À la source de la réflexion que nous livre ici Margaret Atwood, on retrouve cette interrogation sur l'identité: « Qu'y a-t-il de canadien dans la littérature canadienne, et pourquoi devrions-nous nous en préoccuper? » Question qu'on ne pose plus au Québec, du moins pas en ces termes. Car les Canadiens anglais vivent leur recherche de l'iden-

tité de manière encore plus aiguë que les Québécois; eux aussi sont menacés d'assimilation par le monstre du Sud, et ils n'ont pas même le fragile rempart de la langue pour les protéger contre les hordes américaines.

Cependant, la littérature canadienne existe, et elle traduit une vision du monde qui lui est propre. Au

# Oscar Wilde reconquiert l'Amérique

## LETTRES ÉTRANGÈRES

ANNICK BENOIST

NEW YORK (AFP) — Quand Oscar Wilde débarqua à New York, à l'âge de 25 ans, sa popularité était telle qu'un journal, ayant eu vent de son ennui pendant la traversée, titra tout simplement: « Wilde, déçu par l'Atlantique ».

Un siècle plus tard, le « Dandy de Londres » reconquiert les États-Unis, grâce à une biographie du critique américain Richard Ellmann, qui restera l'ouvrage de référence si l'on en croit les articles élogieux qui lui sont réservés.

Deux raisons à cela: Ellmann, déçu en mai dernier en Grande-Bretagne, déploie au fil de ces 630 pages le même talent narratif qui a aidé au succès de sa biographie de James Joyce. Et surtout, son souci d'objectivité nous livre un être complexe, qui n'est ni l'horrible séducteur, ni le martyr charmant qu'on décrit ses détracteurs ou ses adulateurs.

Oscar Fingal O'Flahertie Wills

Wilde naît donc à Dublin en 1856, d'un père chirurgien. Il n'a pas fini ses études à Oxford qu'il déclare: « Je serai célèbre, ou du moins connu. » Deux années y suffisent: alors qu'il n'a rien écrit de marquant, son personnage est déjà au centre de plusieurs romans.

Persuadé que « la pose fait l'homme » et que « rien ne réussit autant que les excès », cet hédoniste précoce se livre d'abord à la débauche vestimentaire: chemises lilas, capes satinées, cannes et chevalières.

On se retourne et on tente de tourner son esthétisme en dérision. À tort. La moquerie attise la curiosité des Américains qui invitent Wilde — auteur alors d'un seul et mince recueil de pâles poèmes — à se rendre aux États-Unis.

De retour en Angleterre, il coupe court aux rumeurs entourant ses penchants sexuels en se mariant et en procréant à deux reprises. Ce n'est qu'à 33 ans, assure Ellmann, qu'il succombera à l'homosexualité.

Déjà, *Le Portrait de Dorian Gray*, son unique roman, fait scandale, mais Oscar Wilde, qui affiche son im-



OSCAR WILDE.

pudeur en sautoir et se promène, un lys blanc à la main, reste encore le favori de la haute société victorienne.

Il ne l'épargne guère, pourtant, et ses comédies (*L'Éventail de Lady Windermere* et, surtout, *De l'importance d'être constant*) vont jusqu'à

tourner en ridicule l'amour des Anglais pour leurs éternels sandwiches au concombre.

C'est sa relation avec le jeune lord Alfred Douglas, troisième fils du marquis de Queensberry, qui le mènera à sa perte. « Bosie », son amant de 16 ans son cadet, l'introduit auprès des prostituées mâles. Dénonciations, procès: Oscar Wilde est condamné à deux ans de travaux forcés.

Ellmann raconte de façon poignante, à peine supportable, la descente aux enfers de la star déchu. Malgré la merveilleuse *Ballade de la géologie de Reading*, Wilde, que ses anciens amis font semblant de ne pas reconnaître dans la rue, ne peut plus se relever. Il meurt à Paris, à l'âge de 44 ans, dans la plus grande déchéance physique et morale.

Le mérite d'Ellmann est d'avoir réhabilité un personnage qui choqua beaucoup plus à son époque qu'un Jean Genet il y a quelques années. Wilde avait de l'esprit, de l'humour, il était héroïque car il affrontait les conséquences de ses actes et il a laissé au moins une pièce de théâtre impérisable. Fallait-il à ce point le traîner dans la boue?

# Une « Région » qui vaut le détour

## L'AIR D'UN CRIME

Juan Benet  
traduit de l'espagnol  
par Claude Murcia  
Paris, éditions de Minuit  
1987, 278 pages

## RÉJANE BOUGÉ

PENDANT que Mario Vargas Llosa nous donne à lire son premier roman policier avec *Qui a tué Palomino Molero?* (roman où il a vraiment joué le jeu et qui m'apparaît comme une belle réussite), les éditeurs conti-

nent de courir auprès de ces « faux polars » dont ils sont si friands. C'est une des raisons problèmes qui nous vaut cette première traduction de l'espagnol Juan Benet, *L'Air d'un crime* (1980). Ingénieur des travaux publics, Benet écrit en dilettante depuis 1958, une oeuvre importante le classant, semble-t-il, à part dans les lettres ibériques.

Alors donc que Vargas Llosa demande à ses lecteurs de le suivre sur d'autres voies, Benet arrive en terre vierge à un moment, cependant, où les auteurs espagnols commencent à se bousculer auprès des lecteurs

francophones. Mais alors, surtout, que le lieutenant Silva et le sergent Lituma sillonnent un petit village du Pérou avec le réalisme cher à Llosa, Benet nous entraîne dans sa « Région », une ville imaginaire créée à la suite d'un séjour dans le nord de son pays, un lieu mythique qui se veut une figure emblématique de l'Espagne rurale du 20e siècle et qu'il exploite depuis son tout premier récit: *Baalbec, une tache*. Ses lecteurs en connaissent déjà la géologie, le système hydrographique... Ne leur restera plus qu'à découvrir la carte d'état-major qu'il est à mettre au point pour son prochain roman. Voilà donc Benet engagé dans le sillon d'un Faulkner dont il se réclame ouvertement, d'un Onetti ou d'un Lowry et de tous ces autres créateurs de cités imaginaires. Rien à voir avec la Talara de Vargas Llosa!

Sur cette scène inventée, l'auteur nous présente des personnages fantomatiques, perdus dans leur délire,

pérorant au milieu de cette terre désertique qui ne cesse de restituer des cadavres tel celui qui nous est lancé à la figure dès le début de l'histoire, mutilé, disposé comme les aiguilles d'une montre dans un endroit incongru. Benet n'est pourtant pas celui qui s'amuse à donner l'heure juste à son lecteur: en délestant son récit de toute explication, en le parasitant par des descriptions scientifiques (d'où le rapprochement de critiques français avec Robbe-Grillet), en faisant se suivre des chapitres construits de manière très différente et en mêlant la chronologie, il l'accule pendant un bon moment à devoir assister à des tractations douteuses sans trop s'y retrouver. Malgré des prétentions certaines, reste un climat envoûtant. Pour ce climat et pour l'architecture séduisante du récit, il n'en demeure pas moins que le voyage en « Région » vaut le détour.

## Le « Dit du Genji » en français

PARIS (AFP) — Un des sommets de la littérature japonaise, le *Dit du Genji* (*Genji Monogatari*), paraît pour la première fois dans sa version intégrale en français dans la traduction d'un des plus célèbres orientalistes français, René Sieffert.

L'ouvrage de quelque 1,200 pages, divisé en deux grandes parties — Magnificence, Impermanence — paraît provisoirement sans annotations, en attendant un fascicule actuellement en préparation, que René Sieffert intitulera *Clefs pour le Genji*, et qui discutera certains points restés obscurs quant à la genèse et l'élaboration du livre.

Des dizaines de milliers d'études critiques, de débats passionnés ont en effet entouré cette oeuvre pro-

bablement composée entre 1005 et 1014, attribuée à une femme qui serait morte à 40 ans, Murasaki Shikibu.

Le héros de ce récit de pure fiction situé à la cour de Kyoto est Genji, titre honorifique donné à un fils de l'empereur à qui est refusée la qualité de prince du sang. La première partie donne une biographie complète du Genji, de sa naissance aux approches de sa mort, tandis que le personnage central des 10 derniers livres est un fils putatif de ce prince.

Pendant une vingtaine d'années, René Sieffert a dû « se couler dans les méandres de la pensée et des façons de voir d'une aristocrate de la cour du Japon de l'an mille ».

## LA VITRINE DU LIVRE

### GUY FERLAND

#### PROSPECTIVE

Clermont Pépin, *La Prospective et le décideur*, éditions Clermont Pépin, 157 pages.

CETTE ÉTUDE sur la science de l'avenir à long et à très long terme, ainsi que sur le pouvoir réel d'un premier ministre québécois dans son environnement décisionnel, est le fruit de recherches qui ont conduit à la rédaction d'une maîtrise en administration publique. Elle s'attache particulièrement à répondre à ces questions fondamentales quant au décideur (premier ministre, chancelier, président, secrétaire général, grand lionnier, duc, etc.): Que décide-t-il au juste? Quelle est la nature et l'étendue de son pouvoir? Quel genre de conseils sollicite-t-il? De qui reçoit-il des informations? Comment prend-il ses décisions et quel est l'impact de celles-ci?

#### RELIGION

Reginald W. Bibby, *La Religion à la carte*, traduit par Louis-Bertrand Raymond, Fides, 382 pages.

CE MONUMENTAL ouvrage sur l'état de la religion au Canada est le résultat d'une vingtaine d'années de recherches et d'enquêtes. Il brosse un portrait désolant de la religion comme d'une donnée culturelle, sous-produit de la société de la consommation. Le titre anglais de l'étude, *Fragmented Gods*, insiste sur le caractère



d'aujourd'hui. Car cet ouvrage « nous montre, à travers le destin de notre voisin anglo-canadien, non seulement que la perte d'identité est un phénomène réel, presque palpable, mais aussi comment cela peut advenir, presque insensiblement, par distraction. [...] La question qu'il soulève est de portée universelle et se pose à toute nation qui veut entrer dans la modernité: est-il possible, dans un monde toujours plus dominé par l'uniformité technique, commerciale et culturelle, de créer un autre type de civilisation industrielle et d'imaginer une philosophie du développement procédant de ses propres valeurs? » Un livre capital qui arrive au bon moment.

#### ROMAN

Pierre Gobeil, *Tout l'été dans une cabane à bateau*, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 150 pages.

UN INTERROGATOIRE à pour but d'éclaircir les motifs de deux meurtres. Un chassé-croisé de questions et réponses s'instaure sur un fond de souvenirs éparpillés ici et là dans le récit. Dans les interstices du dialogue, le destin déroule son fil. Cette tragédie moderne repose en partie sur l'absurde et l'existentialisme camusien.

Agota Kristof, *La Preuve*, Seuil, 190 pages.

AGOTA KRISTOF reprend là où elle avait laissé ses jumeaux cruels et insensibles dans *Le Grand Cahier*. Dans ce roman-ci, on suit les actions humanitaires, mais détachées de tout sentimentalisme, de Lucas, le jumeau resté dans le pays totalitaire, qui attend le retour de son frère.

#### NOTES

Abdelkebir Khatibi, *Par-dessus l'épaule, Aubier*, coll. « Écrit sur parole », 190 pages.

FAISANT SUITE à *Dédicace à l'année qui vient*, l'auteur d'origine islamique reprend sa notion d'Aïmance dans ces pages de « notation-clip ». Ce carnet de bord est une sorte de journal qui traite, outre de l'Aïmance, de la relation de la psychanalyse et de sa pratique avec l'écriture.



d'émiettement des pratiques religieuses d'aujourd'hui. Mais l'auteur précise qu'en reconnaissant « la pauvreté de la religion, on pourra être conduit à redécouvrir son potentiel ».

#### MYTHE

Michel Lamy, *Jeanne d'Arc*, Payot, 383 pages.

JEANNE de légende ou Jeanne de vérité? Jeanne celtique, Jeanne sainte, Jeanne bergère, Jeanne princesse, Jeanne des Armoises, Jeanne brûlée, Jeanne guerrière, Jeanne ignorante? Quelle est la part de vérité dans cette figure mythique? Michel Lamy fouille dans les documents et retient les preuves. L'image d'Épinal de la Pucelle en prend pour son rhume et l'on perd bien des illusions...

#### UNIFORMISATION

George Grant, *Est-ce la fin du Canada?*, traduit de l'anglais par Gaston Laurion, préface de Jacques-Yvan Morin, Hurtubise/HMH, coll. « Sociologie », 98 pages.

CETTE LAMENTATION sur l'échec du nationalisme canadien est parue initialement dans les années 60. Sa traduction tardive en rehausse le caractère prémonitoire. Dans sa préface, Jacques-Yvan Morin souligne l'importance et la pertinence de cette réflexion pour le Québec



# Effets à rebours

## LA PRINCESSE ARTIFICIELLE

### suivi de MON PIAFFEUR NOIR

Ronald Firbank  
traduit de l'anglais  
par Maurice Sachs  
Paris, Gallimard  
coll. « L'Imaginaire »  
1988, 225 pages

## MONIQUE LARUE

ON DIT que Ronald Firbank a découvert comment se servir des dialogues comme support de l'intrigue. Mais, s'il a la légèreté dorée des tableaux de Klimt, son récit intitulé *La Princesse artificielle* ne génère à aucun moment la folle angoisse qui se lit sur le visage des modèles viennois auxquels il pourrait faire penser. Ses reines, ses baronnes, ses princesses sont à la fois si « féminines » et si stupides qu'elles font comprendre, par un paradoxal effet à rebours, avec

quels repoussoirs s'est formée la femme moderne. Monde de robes, de jeux séniels, de galimatias et de marivaudages, où la politesse tient lieu d'érotisme et frôle le fétichisme: la narration dentelée, et volontairement superficielle, des préoccupations de cette noblesse anachronique, est si vide et si vaine, qu'on comprend que des esprits caustiques aient fini par imputer au genre romanesque tout entier cette frivolité.

Le second récit, qui se passe dans les Antilles, ne m'a guère plus convaincu de la pérennité du génie de Ronald Firbank. Son humour, surtout présent, ne dépasse pas souvent les barrières contextuelles de l'époque ou de la société qu'il fustige. Mais peut-être n'ai-je pas « le sens de l'absurde », ni ne suis-je suffisamment sensible à « l'élément de pathos typiquement anglo-saxon » que met de l'avant Édouard Roditi, présentateur du livre.

**les herbes rouges**

BIBEAU MASSÉ

les herbes rouges  
Paul-André Bibeau  
D'un mur à l'autre

CAROLÉ MASSÉ  
Les herbes rouges

■ Paul-André Bibeau, *D'un mur à l'autre* — 6,00\$  
■ Carole Massé, *Los* — 4,00\$  
■ abonnement 10 nos, 25,00\$ ■ ci-joint ■ chèque ■ mandat poste

## les herbes rouges

C.P. 81, bureau E, Montréal, Québec H2T 3A5

Nom.....  
Adresse.....  
Code postal.....

**LES ROMANS**

**Hermé**

... À TOUT CASSER !

## MONET IS MONEY

Ted Escott

Vraie fiction ou faux témoignage? Mystification romanesque ou roman mystificateur? *Monet is Money* résout un des plus grands mystères policiers de ces dernières années. Comment le vol, bien réel, d'oeuvres d'art est érigé en oeuvre d'art bien réelle!

16,95 \$



## En vente

chez votre libraire

ou

DIFFUSION Prologue Inc.

Télex: (514) 332-5860  
Ext.: 1-800-361-5751

# Photographie d'un grand-oncle

**ADIEU**  
Danièle Sallenave  
Paris, P.O.L., 1988, 124 pages

## LE FEUILLETON

LISSETTE MORIN

EN ABORDANT ce très beau texte, il faut faire abstraction de tout ce que les lecteurs, auditeurs et téléspectateurs français, ceux de là-bas et ceux d'ici, doivent lire et entendre à propos de... Tonton ! François Mitterrand ayant finalement annoncé qu'il briguait « un deuxième tontonnat » — trouvaille douteuse de Louis Pauwels dans le *Fig Mag* — il faut souhaiter que disparaissent des manchettes ce surnom, d'ordinaire affectueux, et réservé dans l'intimité à l'oncle ou au grand-oncle.

Ce n'est pas un tonton que les lecteurs de Danièle Sallenave apprendront à connaître dans *Adieu*. Ils auront pour ce vieil homme le regard tout ensemble attentif et inquisiteur d'un petit neveu, photographe de profession. Ce n'est pas un quelconque chasseur d'images. Celui-là fouille, en même temps que les traits ravinés de son grand-oncle, le passé de sa famille. « J'ai toujours habité dans cette rue, lui dit le grand-oncle. Depuis 83 ans et demi, et depuis 40 ans dans cette maison. » Pour le bénéfice de ceux qui le lisent, celui qui écrit ajoute que « les fenêtres de l'appartement donnent sur le quai d'une petite rivière sombre avec, à gauche un pont voûté et, en face, de grandes bâtisses irrégulières, d'anciens entrepôts où achèvent de pâlir des inscriptions tenaces. »



DANIÈLE SALLENAVE.

Le décor est planté. Mais l'important, c'est l'arrière-plan. Ou plutôt le premier plan et, souvent, le gros plan. C'est face à face que l'oncle répond aux questions du neveu photographe, qu'il se révèle... Tout à fait comme apparaît, peu à peu, l'image latente d'une photographie sortant du bain où agit le révélateur.

Le neveu n'est pas un très jeune homme. Il a vécu, comme on dit, et s'il est en congé forcé dans cette petite ville, c'est qu'il a subi certaines épreuves de santé, qui l'ont rapproché de ce parent, du grand-oncle, et qui lui permettent même de compair à « l'accumulation des petites infirmités, la réduction progressive de ses forces, la solitude » qui ont fait entrer son oncle dans une zone incertaine, une zone d'attente... Depuis sa première visite, de-

puis le moment où il a « posé l'appareil photographique sur la table de la cuisine, près du bol où reste un fond trouble de café et de lait », le neveu n'a pas cessé de regarder, d'écouter, et de fixer les traits de l'oncle en d'innombrables clichés. Fidèlement, il apporte les photos à son « sujet ». Un sujet pas toujours coopératif, souvent indifférent et même récalcitrant. Ce qui n'empêche pas celui qui photographie de réclamer qu'on ouvre l'album de famille, qu'on lui montre les photos anciennes, celles de l'oncle, de la tante, de toute la famille.

De ces brèves rencontres, où il est question de nourriture, de lessive, de toilette sur l'évier, de la femme de ménage, mais surtout des longues stations du vieillard devant le poste de télévision — curieusement, ce sont les réclames que préfère ce téléspectateur qui n'intéresserait pas un « sondeur » professionnel : « Je n'y crois pas, tu parles ! Mais elles se trémoussent, les petites, il faut les voir... » bref, de cette vie finissante, le neveu voudrait capter les incidents minuscules, grâce à la photographie. Pendant trois semaines, il aura le temps de mieux connaître cet homme, qui est de sa famille, modeste peintre en bâtiments, et d'éprouver pour lui une grande tendresse. Un seul rêve a poursuivi le grand-oncle toute sa vie : voir un jour les chutes du Niagara. Le neveu ne pourra les lui « offrir », sinon en photos, mais il organise une grande sortie vers la mer, toute proche, avec un arrêt gourmand chez le pâtisier. Pudique, l'oncle le remercie mais sans effusion excessive. Les confidences, avec lui, sont toujours teintées d'une sorte d'ironie, presque de sarcasme. Il parle de tout, ronchon, grognon sans excès. Il évoque sa grave maladie

cardiaque sans s'apitoyer, des ennuis pulmonaires qui l'obligeront, avant le départ de son neveu, à un séjour à l'hôpital, avec un détachement dont ne sont capables, se diront les lecteurs trop intelligents, que les âmes simples...

Le miracle avec *Adieu*, c'est que Danièle Sallenave rend ces entretiens, entre deux hommes très différents, et par l'âge, et par la culture, et par les préoccupations, tout à fait plausibles. Grâce au lien familial, distendu pendant des années, qui se resserre un peu par hasard, et finit par se nouer fermement autour d'un baluchon de souvenirs, ceux des grands-parents, ceux de la tante disparue, ceux de la mère du neveu dont l'oncle se souvient avec tout juste ce qu'il faut de retenue pour se ménager, lui, et ménager le fils devenu photographe et qui s'occupe si bien de lui.

L'épilogue est donné sous forme de conversation téléphonique entre l'oncle, toujours hospitalisé, et le neveu déjà à la gare, le congé terminé. Ultime entretien, toujours sobre, qui refuse l'émotion, mais lourd d'un poids de tendresse que ressentiront — ils ne pourront y échapper — les lecteurs de Danièle Sallenave. À bord du train qui l'éloigne, peut-être définitivement, de son oncle, avant de retrouver sa vie ordinaire, le photographe s'endort devant une voyageuse et son chat ébouriffé ! Encore une fois, rien que de très banal mais, en même temps, la « chose vue ». Comme l'entendait Victor Hugo, qui a tout fait, y compris du journalisme de faits divers. Un parrainage que ne renierait sans doute pas l'auteur d'*Adieu*, un écrivain fort habile à transcender le terrible quotidien et d'en faire sourdre l'émotion.

# Des pétards dans les paragraphes

**UN SIÈCLE DÉBORDÉ**  
Bernard Frank  
Paris, Flammarion  
1987, 310 pages

## LETTRES FRANÇAISES

MARIE-ANDRÉE BEAUDET

CURIEUX HOMME que ce Bernard Frank qui écrit sans préméditation, qui — comme il le raconte dans *La Panoplie littéraire* — n'arrive pas à écrire 10 lignes quand la commande d'une revue l'exige et qui se met à noircir des pages et des pages sur le même sujet, au point d'en faire tout un livre, quand il n'y a plus preneur. C'est ainsi qu'un article devant saluer la parution des *Antimémoires* de Malraux a d'abord résisté puis s'est mis à forcer l'écriture de partout jusqu'à constituer ce merveilleux ouvrage, mi-chronique, mi-autobiographie, qu'il a joliment intitulé *Un siècle débordé*.

Précisons qu'il s'agit d'une réédition. Dans un P.S. à cinq entrées, l'auteur déclare n'avoir corrigé que les gaucheries de style. « Il n'y a pas grand-chose à dire sur *Un siècle*, ou alors, ce serait un autre livre. Il suffit de le lire et, si l'on éprouve en chemin quelque plaisir même contrarié, c'est que ce livre avait quelque intérêt. »

Bernard Frank a le don de n'être jamais là où on l'attend. Que ce soit en parlant avec bonté des écrivains, nombreux, qu'il n'aime pas ou en chicanant ceux, peu nombreux, qui l'enchangent, la scène construite n'a toujours au fond qu'un seul personnage. Lui, Bernard Frank :

« ... dans ce livre, il y a beaucoup de je (un je ricanant, un je sincère, coeur sur la main, un je qui s'ennuie, un je tragique, un je qui croit à son passé, un je qui s'en moque, etc.)... »

Cependant, ce je diffracté a un centre. Un centre fort. Un centre ai-



Photo Flammarion  
BERNARD FRANK.

manté. Un centre vers lequel ses propos bavards sur l'occupation, sur sa jeunesse, sur la condition juive convergent sans cesse. Un centre qui se nomme une certaine idée de la littérature. Là-dessus, Frank est intraitable. Même ses amis, dont Sagan, même ces écrivains pour qui il a le plus grand respect (ici Malraux, ailleurs Sartre), et surtout eux, devraient dire, n'ont qu'à bien se tenir quand il leur arrive de dire ou d'écrire quelque chose qui déçoit le chroniqueur. D'ailleurs, et il le dit lui-même, il aime bien « mettre des pétards au coin de ses paragraphes ». Le ronron littéraire, lui, ça lui donne de l'insomnie.

À la littérature, à la grande passion de sa vie, Frank demande tout. Pour lui, « si l'on a pas toutes les prétentions en littérature, on est fou d'y entrer; ici le raisonnable, c'est la mesure ».

Ce « siècle débordé » est une véritable fête pour l'esprit et lorsque, au 13e chapitre, l'auteur nous salue par un solennel « Mesdames, messieurs, je vous remercie de votre attention », on est fâché de le quitter, fâché de savoir que le savant artificier est allé, sans nous, prendre un autre verre, toujours le dernier, à la santé de la littérature.

# Une nouvelle collection, un style, une vision du monde

**CONTES CUISTRES**  
Pierre Gripari  
Guérin littérature  
et L'Âge d'homme  
1988, 159 pages

**LE QUATUOR SILENCIEUX**  
Georges Thinès  
Guérin littérature  
et L'Âge d'homme  
1988, 107 pages

**ALICE PARIZEAU**

LES ÉDITIONS Guérin littérature coéditent avec une maison suisse, L'Âge d'homme, plusieurs petits volumes fort intéressants. Tout d'abord, il s'agit d'auteurs souvent importants, autant par leur production passée que par leur style et leur vision du monde. En deuxième lieu, cette collaboration avec la Suisse romande permet aux écrivains contemporains d'ici de se faire connaître en Europe dans des milieux réceptifs à une écriture où la réflexion tient plus de place que l'intrigue et les aventures vécues par des personnages avec lesquels on s'identifie trop facilement pour éprouver le besoin de les disséquer et de les comprendre pleinement.

Le livre de Pierre Gripari, *Contes cuistres*, s'inscrit dans cette dimension particulière qu'aucun résumé ne saurait refléter. C'est un ensemble de courtes histoires dont chacune surprend et dérange. Ironie, symbolisme à la fois imaginaire et transparent, tout y est ! L'État totalitaire avec ses vampires, les camps de travail et leurs prétendus parasites, mais aussi la pauvreté d'une chambre d'hôtel, la rencontre avec la justice et avec le policier qui se laisse influencer par les apparences. C'est une charge contre les illusions des démocraties libérales et contre les certitudes des démocraties populaires, une interrogation et une quête d'un Dieu de bonté, une critique de la société, ironique, sanglante et parfois aussi empreinte d'une certaine tendresse.

Pierre Gripari plante les décors, fait surgir des personnages et s'amuse à les montrer tels qu'ils sont avec leurs imperfections profondément significatives. Chacun représente une facette de notre réalité et de notre culture moderne avec ses enthousiasmes fugitifs et ses manières on ne peut plus ridicules. Le petit livre de quelque 150 pages

est dense, vivant, attachant, se lit vite et laisse pourtant un dépôt de réflexions profondes dont on ne peut éviter par la suite de garder le souvenir.

★  
*Le Quatuor silencieux*, de Georges Thinès, est d'une tout autre veine. C'est le retour vers l'enfance où le fantastique et le réel se mêlent intimement, où l'écrivain s'efface pour laisser toute la place aux enfants qui s'expriment au présent, posent des questions et réagissent.

Il est excessivement difficile pour un adulte de s'identifier à ce point avec des filles et des garçons qui, à travers leurs jeux, leurs excursions, leurs promenades et leurs voyages, apprennent à grandir. Le père essaie de répondre, d'aider, de faciliter cette évolution, ce passage de l'enfance à l'adolescence et ses réflexions sont souvent plus profondes que ne l'exige la simple mise en situation qui est à la base de la trame du récit.

Histoires courtes, légères et pourtant graves, susceptibles de réconcilier plus de place que l'intrigue et les aventures vécues par des personnages avec lesquels on s'identifie trop facilement pour éprouver le besoin de les disséquer et de les comprendre pleinement.

★

Un mot pour terminer sur la présentation particulièrement soignée de ces deux petits volumes. Les couvertures sont attrayantes avec leurs dessins encadrés qui correspondent à l'idée de fond des auteurs. Pour le livre de Pierre Gripari, c'est un homme mûr qui observe le monde à travers ses lunettes tout en recouvrant une partie de son visage d'un masque, celui de l'ironie. Pour Georges Thinès, c'est un train bleu-gris, le train qu'il faut peut-être savoir prendre pour retourner à la source, à l'enfance, le début et la promesse de ce voyage qu'on entreprend déjà sans le savoir et qui se poursuivra à travers toute l'existence jusqu'à la fin. Ces dessins sont de L. Cocchi.

Souignons finalement que les deux auteurs, aussi bien Pierre Gripari que Georges Thinès, ont publié certains de leurs romans précédents à Paris, chez Gallimard comme chez Julliard, maisons avec lesquelles les éditions L'Âge d'homme collaborent, ce qui donne l'impression d'une sorte

de lien au sein de la francophonie dans le cadre de laquelle s'inscrivent également les écrivains du Québec. Dans cette optique, la collection de Guérin littérature présente un intérêt particulier et rejoindra certainement plusieurs lecteurs d'ici et d'ailleurs.

LONG  
COMME UN JOUR  
SANS... POINTS

**POINTS**  
La campagne  
COLLECTION DE POCHE  
SEUIL

En vente chez votre libraire

Anne Hébert

à la librairie

**RENAUD BRAY**

Anne Hébert sera présente à la librairie dimanche le 10 avril, de 15h00 à 16h00.

5219, ch. de la Côte-des-Neiges - 342-1515

Anne d'Avonlea  
Lucy Maud Montgomery

**Lucy Maud Montgomery**

Un voyage fascinant dans l'univers d'un des plus grands auteurs de ce siècle.

**Anne d'Avonlea**

Deuxième roman de la célèbre série...  
Anne best-seller international

AUX ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE



# Un repas de choix venu de France

**HISTOIRE DE FRANCE**  
Jean Carpentier  
et François Lebrun  
Paris, Seuil, 1987, 480 pages

**HISTOIRE DE LA FRANCE**  
sous la direction  
de Georges Duby  
Paris, Larousse, 1987, 3 volumes

**HISTOIRE DE FRANCE**  
vol. 1 : **Le Moyen Âge**  
Georges Duby  
Paris, Hachette, 1987, 355 pages

**HISTOIRE DE FRANCE**  
vol. 2 : **L'État royal**  
Emmanuel Le Roy Ladurie  
Paris, Hachette, 1987, 357 pages

**PIERRE LAURIN**

POUR PARLER de ces livres, l'emploi d'une métaphore gastronomique ne paraîtra incongru à personne. Car voilà un repas intellectuel de choix : une entrée maigre et frugale qui nous met en appétit; un plat principal riche, savoureux; un dessert de choix, léger et délectable. L'histoire de France que nous proposons le Seuil n'est pas à ranger dans la même catégorie que celles des maisons Larousse et Hachette. La clientèle visée n'est pas la même, le public cible étant l'étudiant du secondaire ou des premières années de l'université. Pourtant, les auteurs ont réussi à très bien rendre le sujet.

C'est le glossaire qui se démarque par son originalité; souvent, les historiens utilisent de nombreuses références savantes qui ne sont pas connues du lecteur.

Quant aux éditions Larousse, elles nous offrent une des bonnes assiettes de ce petit festin. En trois forts volumes de format poche, nous avons droit à une exploration minutieuse mais sans lourdeur de la longue vie du pays. Cette collection est aussi disponible en cinq tomes illustrés; gageons que le résultat doit être impressionnant. Ce qui est particulièrement étonnant dans cette somme est l'unité de ton des contributions; bien qu'il y ait plus de 30 auteurs, nous croyons toujours lire la prose élégante d'un même écrivain.

Et de ce plantureux mets, signalons les morceaux les plus savoureux; le meilleur texte est sans aucun doute celui de Jacqueline Beaulieu-Garnier sur la géographie du pays (vol. 1, chap. 1). Toujours dans le tome 1, l'article de Pierre Riché sur les temps mérovingiens, où nous est pour une fois décrite clairement cette époque confuse, tout comme le réussit, dans le tome 2, Jean Delumeau avec la Renaissance et les discordes religieuses. Les explications de Jean Bouvier, parfois un peu arides, nous révèlent pourtant l'importance, à l'aube du 20<sup>e</sup> siècle, du tiraillement que connaît le pays entre une industrialisation triomphante et une agriculture profondément ancrée et vivace (vol. 3, chap. 1). Et maintenant, passons à ces dé-

lices du palais que sont les dernières livraisons de Georges Duby et d'Emmanuel Le Roy Ladurie. Le premier nous procure un bonheur rare, celui que donne au collectionneur le plaisir de feuilleter un incunabule longtemps recherché. La splendide calligraphie du texte ainsi que les reproductions magnifiques de manuscrits de l'époque nous donnent l'impression de caresser un livre d'heures richement historié. Le seul reproche que nous puissions faire au professeur Duby est la teneur parfois savante de son propos; celui qui n'est pas à l'aise dans cette période risque de suivre difficilement le fil du discours. Ces timides réserves étant faites, soulignons le plaisir qu'il y a à se laisser raconter ce monde trouble, où les barons se querellent du haut de leurs tourelles de bois et de pierre, où les preux chevaliers chevauchent, tuent et violent, où les clercs partagent leur temps entre un prêche militant et une conduite personnelle souvent gaillarde. La période suivante, celle de la naissance de l'État royal, est traitée de main de maître.

Le Roy Ladurie, lui, recourt volontiers à l'humour. Jamais le lecteur ne sent de brisure, ou encore de facilité dans ces menues « incartades », bien au contraire. Il connaît tout et il sait nous en livrer les grandes lignes. La lutte farouche que se livrent le pouvoir central et les grands feudataires bat son plein; de plus, quand il n'est pas en train de ferrailer avec ses voisins, le pays s'abîme dans de



GEORGES DUBY.

terribles guerres de religion, qui permettent, en fin de compte, à la nation France de naître. Car, dès la venue au pouvoir d'Henri IV, la déchirure du pays sur cette question se règle pour une quarantaine d'années. Ensuite, les nécessités de la reconstruction, alliées à une gestion prudente, tracent la voie à la relance du pays. La politique face à l'Espagne, géant catholique du moment, bascule; les intérêts supérieurs du pays ne sont donc plus dans la ferveur de la foi, mais plutôt dans la préservation de ses intérêts économiques, politiques et, surtout, de son intégrité territoriale.

Cette superbe collection de Hachette s'enrichira de trois autres volumes, dont le prochain sur le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle sera aussi signé par Emmanuel Le Roy Ladurie. Inutile de dire que leur parution est impatientement attendue par tous les amateurs de livres qui savent allier la beauté à la qualité d'écriture.

# Islam: le progrès et la barbarie

**LES BANLIEUES DE L'ISLAM**  
Gilles Kepel  
Paris, Seuil, 1987

**LA TERREUR SACRÉE**  
Le monde secret  
du terrorisme islamique  
Amir Taheri  
Paris, Sylvie Messinger, 1987

**YVAN CLICHE**

L'ISLAM est-il la religion de l'avenir en Occident ? Il y a 10 ans à peine, une telle question aurait semblé totalement farfelue. Une décennie plus tard, elle s'impose et pousse à la réflexion.

Surtout en France, aujourd'hui le lieu d'un millier de mosquées et de millions de pratiquants musulmans, l'expansion de l'islam est si phénoménale qu'elle se devait d'attirer l'attention de chercheurs, à l'affût d'une première tentative d'interprétation de ce nouveau courant social. À peine posé le point final à sa thèse de 3<sup>e</sup> cycle sur l'islam égyptien, Gilles Kepel revient pour enquêter sur l'affirmation de la foi musulmane, mais cette fois dans son propre pays.

Selon Kepel, la progression de l'islam en France s'explique par la prise de conscience des populations émi-

grées musulmanes qu'elles sont dorénavant engagées dans un processus inéluctable de sédentarisation. Ces personnes, dit-il, souhaitent affirmer leur appartenance religieuse dans le cadre de la société française, une évolution qui forcera inévitablement la France à redéfinir une nouvelle affirmation d'elle-même.

Pour certains, la montée actuelle de l'islam constitue le signe annonciateur de la renaissance de la culture islamique et annonce la venue de temps plus glorieux pour les populations musulmanes. Pour d'autres, le revivalisme islamique annonce, au contraire, l'avènement de la barbarie.

C'est cette dernière position que défend Amir Taheri, ancien directeur d'un grand quotidien de Téhéran. Selon lui, l'intégrisme est une aberration de l'islam véritable. Les fondamentalistes musulmans mènent une guerre à finir contre l'humanité, une lutte opposant le passivisme et le fanatisme au progrès et à la tolérance. L'avenir de l'islam, rappelle l'auteur, repose sur sa capacité à s'adapter aux espoirs, aux besoins, aux aspirations et aux réalités du monde contemporain.

# Une longue histoire d'intolérance

**L'ARTICLE 23**  
Jacqueline Blay  
Saint-Boniface, éditions du Blé  
1987, 393 pages

**JEAN-PIERRE GABOURY**

QU'EST-CE donc que cet article 23 qui donne le titre à cet ouvrage ? C'est la grande charte des francophones du Manitoba. En effet, il s'agit d'un article de la Loi du Manitoba de 1870 qui rend cette province officiellement bilingue. Nous avons tous une idée générale de l'histoire de ceux que nous appelions jadis « les minorités françaises ». Par une curieuse fatalité, elles ont toutes subi, à la fin du siècle dernier ou au

début de celui-ci, des mesures répressives supprimant le français des assemblées législatives, des cours provinciales et même des écoles. La communauté franco-manitobaine n'a pas échappé à cette rigoureuse destinée : le fameux article 23 fut révoqué en 1890 et il fallut près d'un siècle de lutte et de pression pour qu'il soit réinstauré.

L'Article 23 nous décrit en détail l'étrange destin des droits linguistiques des Franco-Manitobains, de la création de la province en 1870 à 1886, au moment où ces droits ont été réinstaurés.

On apprend donc que la constitution de cette province, la loi fédérale dite « du Manitoba », garantissait l'utilisation du français au Parlement et dans les tribunaux, de même

qu'elle protégeait les écoles catholiques et françaises. Voilà que, 20 ans plus tard, préoccupée par l'unité de la jeune province, l'Assemblée législative proclame l'anglais seule langue officielle du Manitoba et abolit les écoles catholiques. Bien que ces lois furent jugées inconstitutionnelles par les tribunaux en 1890, en 1892 et en 1909, elles demeurèrent étonnamment en vigueur.

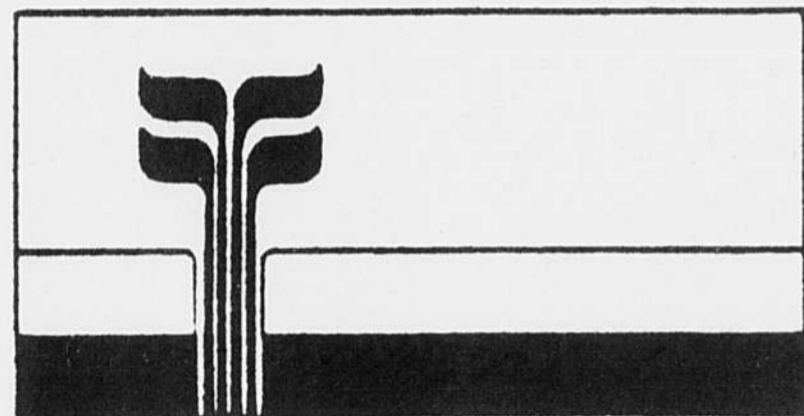
Suit alors, jusqu'en 1976, une interminable période d'incroyable patience pendant laquelle la minorité franco-manitobaine tentera discrètement de reconquérir ses droits. Elle refusera même de demander justice à la cour, de peur d'indisposer la majorité anglophone.

Puis, c'est le réveil : on ose, enfin. On a les affaires Forest et Bilodeau. En 1976, Georges Forest conteste la validité d'une contravention unilingue anglaise et, trois ans plus tard, la Cour suprême lui donne raison en déclarant que la loi de 1890 est contraire à la constitution. En 1980, Roger Bilodeau met en cause non seulement une contravention unilingue, mais également la loi unilingue dont elle émane. En 1985, la Cour suprême décrète que toutes les lois unilingues du Manitoba sont invalides. Entre-temps, la minorité française tentera de troquer avec le gou-

vernement Pawley une loi assurant des services publics en français contre l'obligation de traduire en français toutes les lois manitobaines. Le gouvernement néo-démocrate tergiversera pour finalement abdiquer devant l'obstruction en chambre de conservateurs et la crainte d'un resac populaire.

Le livre de Jacqueline Blay est fascinant et d'une lecture agréable. Insistant surtout sur le statut juridique du français au Manitoba, elle nous explique son curieux cheminement en termes simples et clairs. L'Article 23 demeurera longtemps l'ouvrage de référence sur la question franco-manitobaine. Elle traite également de l'attitude, le plus souvent partagée, des francophones de cette province face à l'action politique. On est frappé par leur prudence, pour ne pas dire leur résignation.

En refermant cette excellente étude (qui, d'ailleurs, nous arrive à un moment opportun, au Québec, en Saskatchewan et à Ottawa), on ne peut s'empêcher de constater à quel point les droits linguistiques ont progressé au Canada au cours des 20 dernières années et, partant, on est forcé de conclure que cela est irréversible, en dépit de quelques résistances ici et là.



LONG  
COMME UN JOUR  
SANS... POINTS



La campagne  
**POINTS**  
COLLECTION DE POCHE  
En vente chez votre libraire  
**SEUIL**

## Toujours best-seller! MYRIAM PREMIÈRE

de Francine Noël

« Francine Noël signe un des trois ou quatre grands romans de la décennie. » Réginald Martel, *La Presse*.

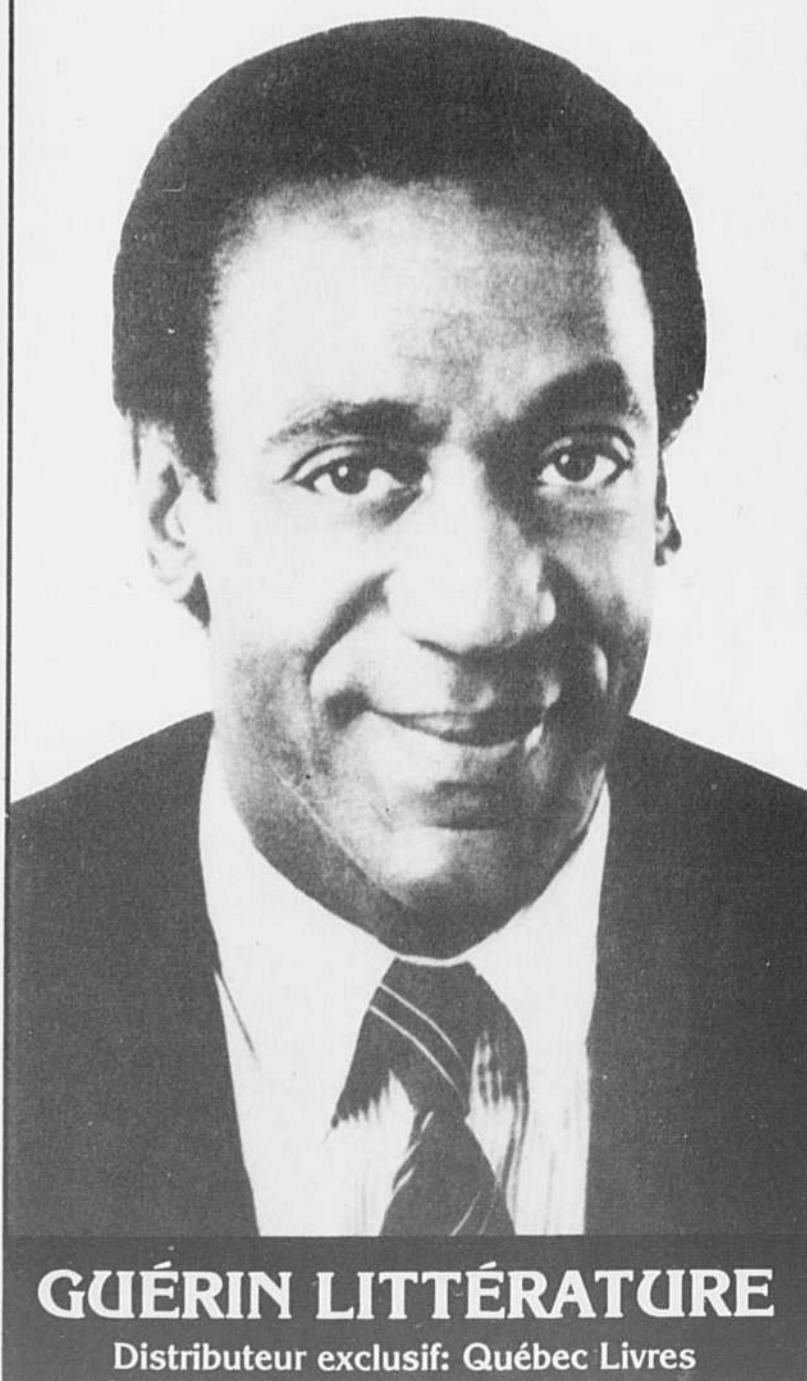
« Ceux qui ont aimé *Maryse* se précipiteront sur cette suite, et ce sont les autres que je voudrais convaincre que Francine Noël vient d'écrire un très grand roman. On ne peut parler de chef-d'oeuvre quand l'oeuvre est si jeune, et pourtant... » Jean-Roch Boivin, *Le Devoir*.

« *Myriam première* est un roman d'une séduction extraordinaire, intelligent, drôle, émouvant, enfin c'est un malheur... À lire, donc: Pour le plaisir d'une écriture étonnamment libre et belle, qui utilise les expressions à la mode avec une sorte d'élégance négligée; et pour s'instruire. » Gilles Marcotte, *L'Actualité*.

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE



513 pages  
19,95\$



**GUÉRIN LITTÉRATURE**  
Distributeur exclusif: Québec Livres

À la suite de l'accueil enthousiaste réservé à cet ouvrage par le public américain, Guérin littérature offre à ses lecteurs une traduction de ce merveilleux livre.

198 pages — 14,95\$

# Mais qui donc a égaré la clé des songes?



Jean  
**EIHIER-BLAIS**

▲ Les carnets

QUEL enfant n'a pas rêvé d'un pays merveilleux où se réfugier les jours de gros nuages? « Il était une fois », raconte la mère à son petit garçon et à sa petite fille; elle transforme ses enfants en personnages de conte. Ils se retrouvent dans une contrée inconnue, au milieu d'une forêt peuplée d'êtres bizarres, l'enchanteur Merlin avec son chapeau conique, la fée Mélusine, des châteaux aux tours imposantes, des chevaux ailés, une princesse endormie que le jeune prince éveillera d'un baiser. Ou bien ce sont le petit Poucet et ses frères et sœurs abandonnés dans la forêt par leurs parents, trop pauvres pour les nourrir. Comme il fait bon dans la maison chaude s'apitoyer sur le sort d'enfants perdus dans le bois solitaire et sombre. Mais non. Le petit Poucet est plus intelligent que père et mère. Il retrouvera le chemin, grâce à ses cailloux-témoins. Le pays des contes est une immense contrée, peuplée de personnages merveilleux, qui vivent des aventures qui nous dépassent et qui, d'étrange façon, ressemblent aux nôtres. Il y a une psychologie du mystère. Sans elle, il nous serait impossible de croire à la réalité des contes. Cette psychologie rejoint en nous des puissances secrètes, des rêves ataviques, le besoin d'échapper au réel, celui de créer un univers bien à nous, dans lequel nous pourrions nous exprimer librement, loin des contraintes de la vie en société. C'est là le vert paradis, non pas des amours enfantines, mais des luttes pour la possession de son âme. Lorsque le Prince charmant soulève le couvercle du cercueil où, depuis un siècle, dort la princesse, il remporte sur la mort une victoire qui remplit de satisfaction le petit garçon de six ans qui

l'accompagne dans sa quête d'amour. Le rêve débouche alors sur une réalité qui a dû être, dans des temps reculés, la vraie et dont le souvenir est inépuisable.

À l'époque moderne, et dans le domaine français, *Le Grand Meaulnes* est le prototype du livre d'enchantement. C'est un conte de fée, mais dans un univers réaliste. Les personnages, à commencer par le narrateur, vivent à la fois dans l'éclat onirique de Meaulnes et dans le monde quotidien, rude, pays de carrefour. Chaque détail vrai, réaliste, bas même et commun, ajoute un rayon au mystère de la découverte par Meaulnes du domaine enchanté. La tour de Babel s'est effondrée parce qu'on l'avait construite sur un marais. L'imagination ne se déploie que sur le solide. Dans un conte de fée, l'ordonnance des parties, le recours au réel, l'oubli de soi du narrateur sont des éléments essentiels à la vraisemblance. Il faut faire court, direct, je dirais même terre-à-terre, sans quoi on donne dans le mirifique et l'incongru. Le lecteur hésite. Continuera-t-il? Il continue, dans l'espoir de trouver la clé des songes de l'auteur. Il lui fait confiance. Il le suit pas à pas dans ce nouveau pays qu'il vient d'inventer et dont la géographie, peu à peu, se déroule sous ses yeux. C'est ce qui m'est arrivé en lisant le dernier roman de Suzanne Paradis: *Un portrait de Jeanne Joron*. Voyons un peu de quoi il s'agit. Au fond de l'inconnu, allons!

Le livre débute bien. Nous sommes à l'école. Amélie Fabie et Jules Jacquet sont des camarades. On sent qu'ils s'aiment, déjà. Ils vivent dans une ville qui semble inhabitée, sinon par leurs proches. Au loin, un château, où se terre le grand-père d'Amélie, sorte de bourru bienfaisant, gémé tout-puissant dans ces parages. La ville, toute fantomatique qu'elle est, est le siège d'une université et d'un monastère. Des nonnes habitent le couvent; l'université, elle, semble être surtout le lieu de réunions mystérieuses de savants non moins mystérieux. Amélie et Jules ont une petite camarade, Jeanne Joron, qui exerce sur eux, ne serait-ce que du regard, un pouvoir étrange. À leur corps défendant, presque, elle les entraîne dans un grand domaine, les Écartis, loin de la ville, où ils se trouvent, Jules un univers merveilleux qui lui reste cependant

étranger, Amélie, le royaume de son cœur, de son intelligence, ce pays qui correspond à ce qu'elle est en elle-même. Elle n'oubliera jamais les Écartis, lieu privilégié de son âme d'enfant, ni Jeanne Joron, l'initiatrice. Le père de Jeanne, Lasco, se perd dans la forêt à la recherche de simples, qu'il transforme en potions magiques. Tout ceci en secret. Le domaine est interdit. Amélie elle-même est porteuse d'errance. Sa mère, dont la beauté était fulgurante, s'est enfuie, autrefois, dans un nuage de péchés.

Le temps passe. Amélie et Jules, devenus chimistes tous deux, font des recherches dans l'université que semble fréquenter aussi deux nonnes du couvent voisin. Jeanne Joron, qui a disparu, revient. Son aimant attire Amélie, qui renoue avec les Écartis, devient amoureuse de Lasco, éternellement jeune. La tante-tutrice, sorte de fée mi-bienfaisante, mi-Carabosse, qui s'est toujours occupée d'elle, intervient. Le grand-père organise un colloque d'engvergue internationale, à l'université, portant sur un sujet de portée planétaire. Il ressort de tout ce va-et-vient que Lasco Joron est un grand découvreur et un bienfaiteur de l'humanité. Amélie quitte Jules. Le mariage tant attendu entre les deux jeunes gens a lieu quand même, une nouvelle venue, Isalou, cousine et sosie d'Amélie, remplaçant cette dernière à la cérémonie sans que personne ne s'en rende compte. Le grand-père meurt. Amélie devient la responsable des conférences internationales à l'université-fantôme. La tante-tutrice est élue mairesse de la ville de X. Jules Jacquet et Isalou poursuivent leur carrière à Oxford. Et la mère, dira-t-on? Mon Dieu, j'oubliais la mère. Je crois bien que c'est Lasco Joron et ses herbes magiques qui l'avaient séduite. Elle a disparu dans la lumière cosmique des Écartis, là où sa fille Amélie donnera naissance au prince Joyau de Jade. C'est un grand honneur que je fais à ce petit en le baptisant ainsi. Joyau de Jade est le nom du héros du *Rêve dans le pavillon rouge*, qui devient moine bouddhiste, sage et saint. C'est le jour et la nuit.

C'est Amélie qui raconte cette affabulation abracadabrante. Et avec quelle complaisance! À propos de son oncle Léon (autre personnage sorti du mouchoir du prestidigitateur), Mme Suzanne Paradis

écrit: « Son discours apparemment intarissable et sans gouvernail évite la zone de péril avec un art dont je commence à apprécier les finesses et les rouages. » Un discours apparemment intarissable et sans gouvernail, cela s'appelle du verbiage. Amélie parle sans arrêt, sans que rien puisse interrompre son flot de propos et de commentaires. Elle s'écoute palabrer, entrant dans des détails infinitésimaux, portant des jugements sur tout un chacun, sûre d'elle-même, fière de sa petite personne, se considérant comme le centre de l'univers. Rien ni personne, à côté d'elle, n'existe, surtout pas cette pauvre Jeanne Joron, dont le portrait, titre du livre, est proprement inexistant. L'égoïsme d'Amélie emporte tout sur son passage. Moi, moi et moi, je m'écoute, je vais à droite et à gauche, capricieusement, j'invente des personnages selon mon bon plaisir, l'oncle Léon, Mercedes, Isalou, des petites bonnes, une nonne par-ci, une autre par-là, une abbesse souriante, un univers non pas de rêve, mais de fantaisie débridée et amoureuse de soi. Amélie écrit un style à la fois filandréux et transparent. Elle ne dit jamais rien simplement. Si je ne m'abuse, la citation que Mme Suzanne Paradis a placée en exergue est tirée des *Femmes savantes*. Molière toujours vivant doit bien s'amuser de trouver son nom ici. Quelle poseuse que cette Amélie! Lorsqu'on lui parle de sa mère disparue, que fait-elle? « Aussitôt prononcé, même à voix inaudible, le nom creuse son petit chemin entre ses épaules; Amélie étouffe un peu, porte une main à sa gorge, puis se laisse tomber dans le fauteuil lavande. » Ce fauteuil lavande est un chef-d'œuvre.

Peu nombreux sont les invités au Royaume de l'enfance. Chose certaine, Mme Suzanne Paradis n'est pas de ceux-là. Son style satisfait de lui-même, son imagination débousoyée, son absence de mise en place narrative, le mépris dans lequel elle tient son lecteur à qui elle impose des invraisemblances criantes font de ce portrait un rébus. Dans les limbes, Jeanne Joron cherche en vain son destin.

\* UN PORTRAIT DE JEANNE JORON  
Suzanne Paradis  
Montréal, Guérin littérature, 1988



Photo Jacques Grenier

NYCOLE DESJARDINS et PAUL DECOSTE, chez Québec-Livres.

## Sur la route du livre

Suite de la page D-1

équipe de plus de 20 représentants qui font la livraison partout au Québec.

Québec-Livres a été créée en mai 1983 à la suite de l'achat par Québecor de 100 % des actions de la filiale québécoise de Hachette. En août 86, Québecor achète 100 % du capital du groupe franco-canadien des Presses de la Cité dont elle fusionne l'actif et le passif à Québec-Livres. Fort de ces acquisitions, Québec-Livres compte maintenant 143 maisons d'édition qu'elle distribue. Elle assure également un service de presse et un service de promotion pour les éditeurs français. Avec 40,000 titres au catalogue, à peu près 20,000 titres en stock et quelque 100 nouveautés par semaine, elle fournit

du travail à plus de 110 employés.

Pourrait-il y avoir un conflit entre les intérêts français que Québec-Livres défend et les éditeurs québécois qu'elle distribue? « Non, au contraire. Au départ, on vendait entre 80 % et 85 % de livres français, mais maintenant la proportion est à 50 % québécois et 50 % français, nous dit Paul Decoste. Tout le monde est heureux! »

La Socadis est née d'une association entre Flammariot et Gallimard, mais les actionnaires sont canadiens. La société a vu le jour en 1971. Elle distribue les fonds des deux éditeurs et d'autres maisons d'édition, affiliées ou pas. En tout, 97 éditeurs font affaires avec elle. Elle a 1,848,351 livres en stock, ce qui représente \$ 20,741,000 au prix de vente. Elle distribue dans plus de 2,209 points de

vente, précise Rolf Puls.

De niveau intermédiaire, Dimédia est née en 1974 pour distribuer exclusivement Le Seuil. Boréal est venu se joindre au groupe en 1976 et VLB éditeur tout dernièrement. Aujourd'hui, la société distribue plus de 30 éditeurs (Les dictionnaires Robert, Minuit, La Découverte, etc.). Elle a diffusé, en 1987, 864 titres.

Prologue est né en 1976. Au départ, son chiffre d'affaires était de \$ 400,000 avec seulement 35 titres au catalogue. Aujourd'hui, le chiffre d'affaires atteint les \$ 4 millions avec plus de 7,000 titres au catalogue. « Les éditeurs ont grandi avec nous, affirme Francine Paquette, et on a toujours fait confiance aux éditeurs québécois. »

Hurtubise/HMH représente un cas particulier dans le domaine de la dis-

tribution. Cette maison d'édition fondée en 1960, comme la plupart des éditeurs de manuels scolaires au Québec, se distribue elle-même. Le fonds littéraire représente entre 15 et 20 nouveautés par année, alors que le scolaire compte une quinzaine de titres par année.

Le livre, on s'en rend compte en faisant le tour des différents distributeurs au Québec, fait partie d'une immense industrie relativement jeune. « Le réseau de librairies s'est développé surtout dans les années 70 et les distributeurs ont suivi le mouvement », affirme Rolf Puls. « Sur les \$ 10 que se vend un livre, explique Pascal Assatsiany, \$ 4.50 va à l'éditeur, \$ 4 revient au libraire, et seulement \$ 1.50 au distributeur. » C'est dire que les distributeurs ont tout intérêt à ce que les livres se vendent de plus en plus et on ne pourra jamais plus dire, comme Mallarmé, que la chair est triste... »

— Guy Ferland

## Pierre Morency

Suite de la page D-1

« la seconde naissance » et l'accèsion de l'être à sa vraie réalité.

Dans ses premiers recueils, la voix de Morency est nourrie par l'héritage des mots familiers (« je fouille dans les trous que vous faites en parlant », écrit le poète), par l'écho des voix de Grandbois et Miron, par les leçons du surréalisme, mais surtout par un emportement lyrique, par un

enthousiasme du langage qui cherche à incarner le monde et son propre corps dans le poème. Le poète Morency assume le parti pris de la vie sensuelle, pulsionnelle, qui s'agrandit et trouve sa durée dans un langage fusionnel. C'est ainsi que l'auteur de *Lieu de naissance* et de *Torrentiel* se fait le chantre des saisons de l'amour et de ce qui tombe dans la mort, « qui fait partie de la vie ».

Prenons cette voix au vol, au dé-

but du poème « Je l'embrasse »: « et le monde tremble comme une corde/ la bouche des maisons frémit à tous les vents/ la nuit rejoint le matin dans un sursaut de branches et d'herbes/ les eaux s'emportent dans les crevasses/ dans toutes les veines le temps se prend à courir/ la flèche de sa langue siffle dans le noir. »

« Quand nous serons », précise Morency, raconte, à mon avis, la mise au monde d'un homme qui traverse « le bruit et la fureur » du monde, ses merveilles, ses appels, ses brisures, ses éblouissements; un homme qui découvre le pouvoir des mots qui seuls sont capables de dire vraiment, de faire sentir dans l'âme et dans le corps la nécessité de naître, le besoin d'être.

« Il y a beaucoup de véhémence, de fureur torrentielle dans mes premiers livres, ajoute le poète: il y a aussi, au-delà du froid, entrevu et senti par instants, la promesse d'une vie meilleure où nos rapports avec le monde, avec le milieu, avec le pays, où nos rapports entre hommes et femmes seraient enfin plus vrais, plus naturels, plus complets. »

Sa poésie, Pierre Morency la définit comme une libération. « Farouche, sauvage, naturel: voilà des mots qui, au fond, disent le sens de mon travail: la libération. Se libérer: tous les poètes dignes de ce nom écrivent à leur manière, avec leur voix, avec leurs vocables, le mot liberté. Chaque jour nous invente un nouveau carcan. On ne l'identifie pas toujours au moment où il nous serre. Les poètes, si sensibles, si réfractaires à toute oppression, nous mentent ce carcan et tracent une voie de libération. »

« Mais l'homme bouilli, l'homme cuit, l'homme braisé, l'homme qui mijote, l'homme en sauce, n'aime pas être libre, ajoute Morency. Il a horreur de la libération, car elle fait trop mal. Il a horreur des poètes car souvent ils font trop mal. Leurs mots sont légers, doux, ils sont simples comme le vent et pourtant ils font mal. C'est pourquoi les poètes seront encore là demain. Naître fait toujours mal. Et que serons-nous si nous ne venons pas au monde? »

— Jean Royer

**SPIRAIRE**

ARTS  
LETTRES  
SPECTACLES  
SCIENCES HUMAINES

VOUS AVEZ-DIT CULTURE?

SPIRAIRE

**AU SOMMAIRE DE SPIRAIRE**

Un regard neuf sur l'actualité culturelle

Des débats d'idées et des dossiers d'information

**DE BATMAN À FOUCAULT**

**LA REVUE QUI VOUS INFORME SUR TOUT!**

Nom : \_\_\_\_\_

Adresse : \_\_\_\_\_

Ville : \_\_\_\_\_ Code postal : \_\_\_\_\_

Facturez-moi pour un an au tarif spécial de 125

Facturez-moi pour deux ans au tarif spécial de 205

**LONG  
COMME UN JOUR  
SANS... POINTS**

**POINTS**

La campagne

COLLECTION DE POCHE

**SEUIL**

En vente chez votre libraire

**LES PETITS FORMATS VLB**

168 pages — 8,95 \$  
(Collection « Courant »)

**MICHÈLE MAILHOT**

**LE PORTIQUE**

préface de Marie-Claire Blais

Un récit audacieux et émouvant sur l'expérience religieuse vécue par une femme éprise de liberté, sœur Josée. « la jeune héroïne de ce récit d'emprisonnement et de délivrance. » Un document psychologique d'une grande acuité et merveilleusement préfacé par Marie-Claire Blais.

**BRUNO ROY**

**IMAGINER POUR ÉCRIRE**

Un petit livre pour ceux et celles qui croient en la notion du « plaisir et de découvertes » par le jeu de mots, de langue, d'écriture. Pour ceux et celles qui croient que le désintérêt de beaucoup d'étudiants pour l'écriture n'est pas un fait inéluctable. *Imaginer pour écrire*, l'outil qu'il faut pour renverser la vapeur!

220 pages — 9,95 \$  
(Collection « Second souffle »)

vlb éditeur LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE